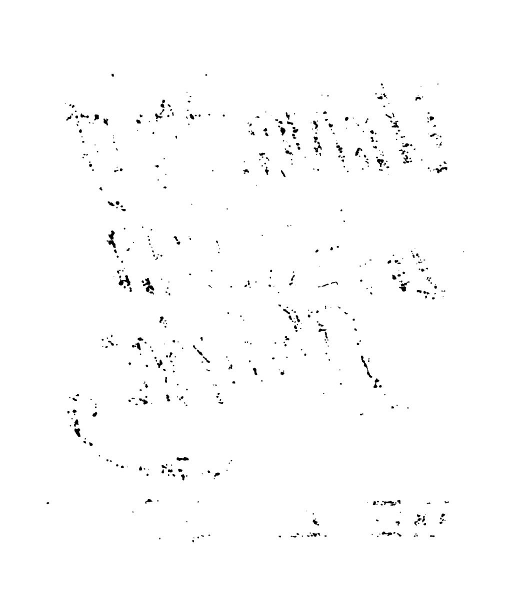

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



LE

REV. P. MARQUETTE, S. J.

OU

NOTES SUR LES DECOUVERTES DU MISSISSIPI

PAR

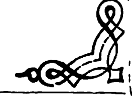
Un Collaborateur du FRANC-PARLEUR

MONTREAL

IMPRIMERIE "LE FRANC-PARLEUR," 22, RUE ST.-GABRIEL

1873





LE

R. P. JACQUES MARQUETTE, S. J.

Le 17 juin, on célébrera, en Canada et aux Etats-Unis, le deux-centième anniversaire de la découverte du Mississipi.

C'est un jour qui ne pouvait passer inaperçu au milieu de nous ; car il rappelle un événement glorieux pour la Religion et la Nationalité ; ce furent en effet un de nos compatriotes (1), et un de nos missionnaires qui furent les premiers à découvrir, au profit de la France, le grand fleuve américain (2).

L'occasion m'a semblé favorable pour faire connaître davantage l'un de ces premiers explorateurs, le P. Marquette, et avec lui quelque peu de ces précieux documents historiques que les Jésuites nous ont laissés sous le titre de *Relations*.

La notice, que j'offre au public, ne sera pourtant qu'une traduction de la vie du P. Marquette par M. John Gilmary Shea. Mes occupations ne me permettant pas de faire toutes les recherches nécessaires pour avancer sûrement et par moi-même dans un pareil travail, j'ai cru devoir m'attacher à l'auteur distingué que je viens de nommer, et que je reproduirai presque toujours.

---

(1) Le compagnon de Marquette, le Sieur Louis Jolliet a été baptisé à Québec, le 21 Sept. 1645. Il mourut en 1700, entre Mai et Octobre, probablement sur l'île d'Anticosti où il se rendait chaque année pour la traite des pelleteries. Ces renseignements que nous fournit l'Abbé Tanguay dans son grand *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes* sont bien précieux pour l'histoire qui était complètement déroutée sur la date de la mort de Jolliet. M. Shea la place à quelques années avant 1737.

(2) On pense assez communément que Fernand de Soto, qui suivit Pizarre à la conquête du Pérou, a été le premier européen à découvrir le Mississipi qu'il aurait traversé en Juin ou Juillet 1541. La découverte fortuite de l'aventurier de Soto, ne ressemble en rien à celle du P. Marquette et de Louis Jolliet, auxquels revient tout entier l'honneur d'avoir révélé à l'Europe le cours du Mississipi.

Non loin d'une branche de l'Oise, dans le département de l'Aisne, la petite ville de Laon s'élève altière sur le sommet d'une montagne. Avec sa cathédrale antique, et sa ceinture de vieilles murailles, elle nous rappelle d'autres temps, d'autres époques: celles des luttes entre les nobles, comme durant la guerre entre les Armagnacs et les Bourguignons, où elle fut plusieurs fois assiégée.

La famille des Marquette est la plus ancienne de cette ville fameuse, et pendant de longues années on voit les rejetons de cette illustre races élevés sans interruption aux premiers honneur, civiques. Elle occupait déjà une place distinguée sous Louis-le-Jeune, et ses armes sont là pour nous attester encore le dévouement de Sieur Jacques Marquette, shérif de Laon, à la cause de son royal maître, l'infortuné Jean de France, en 1360.

L'esprit militaire était traditionnel dans la famille, et dans toutes les guerres sérieuses de la France on retrouve quelques-uns des Marquette qui s'y distinguent par leur valeur. Trois d'entre eux ont donné leur vie au service de la république américaine, en combattant dans les rangs de l'armée française venue au secours des Etats-Unis pendant la guerre de la révolution.

Cependant, quelqu'ancien que soit le nom des Marquette, quelqu'illustre qu'il puisse être, son souvenir n'aurait pas été conservé parmi nous, n'eût été le dévouement d'un membre de la famille. Celui-ci, après avoir renoncé au toit paternel pour se faire religieux, s'arracha encore à la patrie pour venir sur cette terre d'Amérique, en Canada, travailler jusqu'à sa mort à la conversion des pauvres sauvages.

Usé avant le temps par de rudes travaux et de continuelles privations, il est mort dans la fleur de l'âge, sur un coin de terre isolé, perdu dans les forêts, mais le souvenir de ses vertus et l'histoire de son apostolat vivront à jamais dans nos annales; une découverte fameuse, celle du Mississipi assure encore l'immortalité à l'illustre sujet de cette biographie, le Père Jacques Marquette, de la Compagnie de Jésus.

Il est né dans la ville de Laon, en 1637. Il était parent par sa mère, Rose de La Salle, du vénérable J. Bte. de La Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. C'est en partie à l'éducation de sa pieuse mère qu'il dût cette tendre et constante dévotion envers la T. Ste. Vierge qui l'a placé au rang des plus zélés serviteurs de Marie Immaculée.

On peut dire de lui qu'il renonça aux séductions du monde avant de les connaître, car dès l'âge de dix-sept ans, il se sentit porté vers la Compagnie de Jésus où il entra en 1654. Les deux années du noviciat, années d'étude de soi-même, d'examen et de

récollection, passèrent bien vite ; elles furent suivies de douze autres années consacrées, comme c'est l'habitude chez les Jésuites, à l'enseignement et à l'étude.

Tant qu'il fut occupé dans ces humbles devoirs, il n'eut pas d'autre ambition que celle de se former aux vertus religieuses par une parfaite observance de ses règles ; mais lorsqu'il fut revêtu du caractère sacré de la prêtrise, il sentit son cœur s'enflammer du désir de vivre et de mourir dans les missions,à l'imitation de St. François Xavier, qu'il avait choisi pour patron.

Il était alors enrôlé dans la province de Champagne qui n'avait pas de mission étrangère, mais bientôt il fut transféré dans celle de France, et en 1666, il faisait voile pour le Canada. Il débarqua à Québec le 20 septembre, plein de vie et de santé, et il attendit au milieu de ses frères,que ses supérieurs lui fixassent sa nouvelle destination.

Le Père Marquette arriva en Canada à une époque bien intéressante de son histoire.

Dans les premières années de son établissement, la colonie avait joui d'une pleine et entière liberté religieuse. Aucune mesquine jalousie, de la part de l'autorité civile aucune froide et égoïste politique n'était venue entraver et décourager les efforts de l'Eglise naissante.

Mais ces jours de paix et de tranquillité étaient passés pour l'Eglise du Canada ; elle devait maintenant se préparer à la lutte contre les empiètements de l'autorité civile. Dieu venait de donner à son petit peuple un guide ferme et éclairé, François de Laval, qui était débarqué à Québec en 1658, avec le titre d'évêque de Pétrée et de vicaire apostolique de la Nouvelle-France. Peu à peu, il vit se rassembler autour de sa personne quelques prêtres séculiers, et il put songer à la condition religieuse des postes français, qui n'avaient été jusqu'alors que de simples missions entre les mains des Jésuites. A l'époque de l'arrivée de Marquette, le diocèse avait déjà pris une apparence de régularité ; le clergé avait augmenté, la cathédrale et le séminaire s'élevaient rapidement. La guerre avec les Iroquois qui avait si longtemps retardé les progrès de la colonie et frustré les espérances des missionnaires, venait de se terminer heureusement par les efforts du Lieutenant-Général de Tracy, enfin un nouveau champ était ouvert aux missions.

Longtemps elles avaient été l'objet des désirs du P. Marquette qui n'ambitionnait rien tant que de parcourir ces solitudes et surtout l'Ouest où il voulait aller porter avec l'image, la connaissance et l'amour de Jésus Crucifié. Dès 1660, on avait résolu de commencer une mission chez les Outaouais, et Ménard, un vété-

ran, le dernier survivant des missions huronnes, encouragé par l'évêque, partit pour aller relever la croix du Sault Ste. Marie, que ses anciens compagnons Jogues et Raymbaut avaient plantée vingt ans auparavant. Il l'arbora sur les bords de la Baie de Keweena dans le lac Supérieur, et tandis qu'il méditait le projet d'aller rejoindre les Sioux dans le Haut du Mississipi, il mourut misérablement au milieu des bois par la famine ou par la hache d'un sauvage errant.

Au temps où Marquette se préparait à partir pour les missions du lac Supérieur, le Père Allouez s'y trouvait déjà, explorant les lieux et pénétrant dans des contrées qu'aucun blanc n'avait visitées avant lui. A la vue du vaste champ qui s'ouvrait à son zèle, le missionnaire implorait l'assistance de ses frères, et il demandait un nouveau renfort.

Telle était la mission de l'Ottawa ; mais il y en avait d'autres encore. Le Père Jogues, traîné en captivité par les cruels Iroquois de l'état de New-York, avait rougi de son sang cette terre infidèle. Le sol était préparé pour recevoir la semence du Catholicisme. Dès lors, les missionnaires tournèrent leurs regards vers les farouches tribus de la famille iroquoise, et en 1654, le Père Simon le Moyne visitait le bourg d'Onondaga.

L'année suivante une mission fut établie, et les missionnaires explorèrent tout l'état depuis l'Hudson jusqu'à Niagara.

Mais voici que tout à coup la face des affaires change — un complot est formé contre la colonie française d'Onondaga, et cette première mission est anéantie après une courte existence de trois années. La guerre qui suivit, porta l'épouvante dans tout le Canada, et il ne fut pas possible de songer à une nouvelle mission dans New-York. La tentative que firent ensuite les Jésuites pour rétablir la mission de Michigan, est certainement une des entreprises les plus hardies que mentionnent les Relations, et c'est un des plus glorieux moments du courageux apostolat de ces missionnaires. A peine l'arbre de la paix a-t-il été planté, que les Pères se hâtent de nouveau vers les cantons iroquois et après vingt ans de labeurs, de prédications incessantes, ils ont la consolation de voir la plus grande partie des Iroquois professer la Religion du Christ.

Une autre grande mission était celle des Abénaquis dans le Maine, fondée par le Père Druillette en 1647. Il la visita ensuite à divers intervalles jusqu'à ce que des missionnaires y fissent leur résidence permanente.

Il y avait encore les missions du fleuve St. Laurent pour les tribus nomades des Algonquins, qui se réunissaient à Sillery et

aux Trois-Rivières. Mais ces pauvres Algonquins depuis le massacre des Hurons par les Iroquois, se trouvaient bien affaiblis.

La mission des Montagnais à Tadousac, offrâit un champ plus vaste et plus ardu au zèle des Jésuites. C'était-là à l'endroit où le Saguenay paye au St. Laurent le tribut de ses eaux, que se réunissaient chaque année les Esquimaux du Labrador et les Micmacs de la Nouvelle-Ecosse qui venaient faire la traite des pelleteries avec les français du poste. Un missionnaire se trouvait toujours au rendez-vous pour y instruire les sauvages autant que le temps le lui permettait, et pour les baptiser dès qu'ils étaient suffisamment renseignés sur les mystères de la Religion. Les sauvages chrétiens étaient fidèles à reparaître au poste ; ils y venaient pour s'acquitter de leurs devoirs de religion, alléger leur conscience du fardeau de leurs péchés, se nourrir du pain de vie, et puis ils repartaient, emportant leur petit calendrier, sur lequel étaient indiqués les Dimanches et les Fêtes, afin que perdus au milieu des bois, ils pussent encore s'unir à toute l'Eglise pour l'observance des dévotions et des actes de piété qu'elle prescrit à ses enfants. Lorsque le temps de la traite était passé, un autre labeur s'offrait au missionnaire : il lui fallait remonter les rivières, s'enfoncer dans les forêts, parcourir le pays en tout sens, aller de hutte en hutte pour instruire, exhorter et confirmer dans la foi ces nouveaux chrétiens et travailler sans relâche à répandre partout les lumières de l'évangile. Des annales précieuses, les Relations des Jésuites, nous ont conservé le récit de ces courses aventureuses, qui étaient dirigées depuis le Saguenay jusqu'à la Baie d'Hudson, et dans l'Ouest jusqu'au delà du lac Supérieur.

Une mission aussi laborieuse demandait un homme plein de vie, de zèle et de courage comme le P. Marquette. Aussi on l'y destina et le 10 octobre 1666, nous apprend le *Journal des Jésuites*, il quittait Québec pour monter aux Trois-Rivières où il devenait « l'écolier du P. Druillette en langue montagnaise.

Le religieux missionnaire consacrait ses heures de loisir aux fonctions de son ministère, et il continua ainsi partageant son temps entre l'étude et les œuvres de zèle, jusqu'au mois d'avril 1668 ; alors ses supérieurs abandonnèrent leur premier projet sur lui pour le destiner à la mission des Outaouais, nom qu'on donnait alors à la mission du lac Supérieur. Il avait acquis la connaissance de l'Algonquin, et il était par conséquent, qualifié

pour cette nouvelle mission. Il quitta Québec le 21 avril, avec trois compagnons, deux hommes et un petit garçon, pour se rendre à Montréal.(1)

Il devait y attendre la flotille de l'Outaouais qui descendait à Montréal pour la traite. Une troupe de Nez percés arriva enfin emmenant le P. Louis Nicolas (2), compagnon d'Allouez. Le P. Marquette s'embarqua avec eux pour se rendre au lac Supérieur. On connait l'itinéraire qu'avaient à suivre les missionnaires: remontant le St Laurent, puis l'Outaouais jusqu'à Matawan ; de là prenant la *Petite Rivière*, (auj. Matawan) ensuite la rivière des Vases, traversant le Lac Nipissing dans sa longueur, ils descendaient au lac Huron par la rivière des Français. Si nous n'avions pas le récit des missionnaires il nous serait difficile de nous faire une idée de toutes les fatigues et des privations qu'ils avaient à endurer dans un si long voyage. Qu'on pense aux portages nombreux qu'ils avoient à faire par des chemins difficiles, embarrassés, avec de lourds fardeaux sur les épaules ; aux périls qu'ils couraient tout le long du chemin, d'être surpris par des partis d'Iroquois en embuscades ; aux souffrances de la faim auxquelles il leur fallait se résigner pendant plusieurs jours, parce qu'on n'osait tirer du fusil pour abattre le gibier, ni même allumer le moindre petit feu au campement, de peur d'éveiller l'attention d'un ennemi caché. Il faut lire les rapports des premiers missionnaires des Hurons pour retrouver dans tout leur intérêt le récit de ces glorieuses campagnes.

Lorsque le P. Marquette arriva au lac Supérieur, les tribus sauvages que la crainte des Iroquois avait refoulées vers l'extrémité de ce lac, commençaient à retourner dans leurs anciennes contrées. Il fallut donc songer à établir de nouvelles missions. On résolut d'en fonder une au Sault Ste. Marie, (3) et une autre à la Baie des Puants (Baie Verte). (4)

---

(1) Journal des Jésuites.

(2) Mr. Shea l'appelle le P " Nicolas Louis "

(3) Le Sault Ste. Marie n'est pas une chute d'eau, mais seulement une demie lieue de rapides dans la rivière entre le lac Supérieur et le lac Huron (*Rel* 1667).
C'est à trois lieues au-dessous du lac Supérieur et à douze lieues au-dessus du lac des Hurons (*Rel.* 1670).

(4) Le P. Allouez la nomma Baie St. François Xavier. On la nommait aussi Grande Baie. Les anglais l'ont nommée Green Bay, sans doute dit O'Callaghan, par suite de la mauvaise prononciation de son nom français " Grande Baie ", et depuis on l'a traduit par " Baie Verte."

La première de ces missions fut confiée au P. Marquette qui, ayant planté sa tente au pied des rapides, du côté américain, commença sa carrière de missionnaire. L'année suivante, il fut rejoint par le P. Dablon, nommé supérieur des missions de l'Outaouais. Par les efforts réunis des deux missionnaires une Eglise fut élevée en cet endroit. Le berceau de la religion dans l'Ouest put enfin voir un sanctuaire digne de la foi nouvelle.

Les sauvages confiés au zèle du P. Marquette, appartenaient tous aux tribus algonquines et formaient une population de deux mille âmes.

Ils se montraient très-dociles à ses enseignements et ils auraient bien volontiers reçu le baptême, mais avec de pareils peuples, il fallait prendre des précautions, et le sage missionnaire se contenta pendant quelque temps de leur faire des instructions claires et simples, de travailler à extirper d'au milieu d'eux leurs vaines superstitions, ne conférant le sacrement de baptême qu'aux moribonds. La première leçon d'un missionnaire, disait-il, doit être « d'apprendre à travailler et à attendre. »

Son séjour au Sault Ste. Marie au milieu des Pahouïtingwach Irini (*Sauteurs* des Français), des Outchibous et des Marameg ne devait pourtant pas durer longtemps. Le P. Allouez venait de partir pour la Baie des Puants, et il fallait lui trouver un successeur à la mission de la Pointe, (1) pour y continuer ses travaux dans ce champ ingrat et décourageant. Le P. Marquette fut choisi, et il se rendit sans répugnances à son nouveau poste, dans l'automne de 1669. Nous ne saurions mieux faire connaître ses travaux qu'en reproduisant ici tout au long la lettre qu'il adressa l'année suivante au P. François Le Mercier, Supérieur des Missions.

Mon Révérend Père,

Je suis obligé de rendre compte à Votre Révérence, de l'état de la mission du Saint Esprit aux Outaouais, selon l'ordre que j'en ai reçu d'elle, et nouvellement encore du Père Dablon, depuis mon arrivée ici, après une navigation d'un mois dans la neige et dans les glaces qui nous ont fermé le passage, et dans les dangers de mort presque continuels.

La divine Providence m'ayant destiné pour continuer la mission du Saint Esprit, que le Père Allouez avait commencée, et où il avait baptisé les principaux de la nation des Kiskakonk, j'y

---

(1) Cette mission était appelée la pointe du St. Esprit par les Jésuites et *Chagouamigon* par les Sauvages ; elle était au fond du lac Supérieur.

arrivai le 13 Septembre, et j'allai visiter les sauvages, qui étaient dans les déserts, qui sont divisés comme en cinq Bourgades. Les Hurons au nombre de quatre à cinq cents âmes, tous baptisés, conservent toujours un peu de christianisme ; quelques-uns des principaux, assemblés dans un conseil, furent assez satisfaits de me voir d'abord, mais leur ayant fait entendre que je ne savais pas leur langue encore parfaitement, et qu'il n'y venait point d'autre Père, tant à cause qu'ils étaient tous allés aux Iroquois, que le Père Allouez qui les entendait très-bien, n'avait pas voulu y retourner pour cet hiver, parce qu'ils ne se portaient pas à la prière avec assez d'affection, ils avouèrent qu'ils méritaient bien cette punition ; et depuis, durant l'hiver, ils en ont parlé, et ont résolu de mieux faire, ainsi qu'ils me l'ont témoigné.

La Nation des Outaouais Sinagaux est très-éloignée du royaume de Dieu, pour être extrêmement attachée, par-dessus toutes les autres nations, aux saletés, aux sacrifices, et aux jongleries. Ils tournent la prière en risée ; à peine veulent-ils entendre parler du christianisme ; ils sont superbes et sans esprit, tellement que je crois qu'il y a si peu à faire avec cette nation, que je n'en ai pas seulement voulu baptiser les enfants qui se portaient bien, et qui semblaient pouvoir échapper, me contentant d'être aux aguets pour les malades.

Ceux de la nation de Keinouché se déclarent hautement, disant qu'il n'est point encore temps ; il y a néanmoins deux hommes autrefois baptisés, dont l'un, qui est assez âgé, passe pour un miracle parmi les Sauvages, n'ayant point encore voulu se marier. Il persiste toujours en sa résolution, quoiqu'on puisse lui en dire ; il souffre de grandes attaques, même de ses parents : cela ne le touche point, non plus que la perte qu'il a faite de toutes ses marchandises, qu'il avait apportées l'an passé des habitations françaises, ne lui étant pas resté seulement de quoi se couvrir. Ce sont de rudes épreuves pour des Sauvages, dont la plupart ne cherchent rien autre chose que de posséder beaucoup en ce monde.

L'autre, qui est un jeune homme nouvellement marié, semble être d'une autre nature que les autres. Les sauvages, extraordinairement attachés à leurs rêveries, avaient conclu qu'il fallait qu'un certain nombre de jeunes gens fissent des saletés avec des jeunes filles, lesquelles choisissent pour ce sujet tel jeune homme qu'il leur plait ; jamais cela ne se refuse, parce qu'ils croient que de là dépend la vie des hommes. On appela ce jeune chrétien : d'abord il entre dans la cabanne, et voyant qu'on allait commencer ces désordres, il fait semblant d'être malade, et sort aussi-

tôt ; on va le rappeler, mais il n'en veut rien faire. Il s'est confessé avec autant de prudence qu'on saurait faire ; et j'ai admiré qu'un sauvage peut vivre si innocemment, et se déclarer partout chrétien avec tant de générosité. Il a encore sa mère qui est bonne chrétienne, et quelques-unes de ses sœurs.

Les Outaouais, extrêmement superstitieux dans leurs festins et leurs jongleries, semblent s'endurcir aux instructions qu'on leur fait ; ils sont néanmoins bien contents qu'on baptise leurs enfants. Dieu a permis cet hiver qu'une femme mourut dans son péché ; on m'avait caché sa maladie, et je n'en appris rien que par le bruit qui courut qu'elle avait demandé pour sa guérison une danse très-vilaine. J'allai aussitôt dans une cabane où tous les anciens étaient en festin, entre lesquels étaient quelques chrétiens Kiskakonks. Je leur montrai l'impiété de cette femme et du jongleur ; je les instruisis, je parlai à tous ceux qui étaient présents ; et Dieu voulut qu'un ancien Outaouais parlât, disant que l'on m'accordait ce que je demandais, et qu'il n'importait pas que cette femme mourût. Un ancien chrétien prit aussitôt la parole, disant à la nation qu'il fallait empêcher les débordements de la jeunesse, et qu'il ne fallait pas permettre que les filles chrétiennes se trouvassent jamais à ces dances. Pour satisfaire cette femme, on changea cette danse en un jeu d'enfant ; mais cela n'empêcha point qu'elle ne mourut avant le jour.

L'extrémité où était un jeune malade fit dire aux jongleurs qu'il fallait invoquer le diable par des superstitions tout-à-fait extraordinaires. Les chrétiens n'y firent aucune invocation ; il n'y eut que le jongleur et le malade, que l'on faisait passer sur de grands feux qu'on avait allumés dans toutes les cabanes ; ils disent qu'il n'en sent point la chaleur, quoiqu'on lui eut graissé le corps d'huile durant cinq ou six jours. Hommes, femmes et enfants courent par les cabanes, demandant pour énigme ce qu'ils ont dans la pensée, et celui qui le devine est très content de lui donner ce qu'il cherche. Je les empêchai de faire les saletés qu'ils ont coutume de faire à la fin de toutes ces diableries. Je ne pense pas qu'ils y retournent parce que le malade mourut peu de temps après.

La nation des Kiskakonk (1), laquelle durant trois ans avait refusé de recevoir l'Evangile que le Père Allouez leur annonçait, résolurent enfin, sur la fin de l'automne de l'année 1668, d'obéir à Dieu. La résolution en fut prise dans un con-

---

(1) Le P. Allouez les appelle queues coupées dans la Rel. de 1668-69. Il nous dit qu'ils vivaient d'abord sur le lac Huron. Le P. Ménard les trouva sur le lac Supérieur.

seil, et déclaré au Père qui s'obligea d'hiverner pour une quatrième fois avec eux, afin de les instruire et baptiser. Les principaux de la nation se déclarèrent chrétiens ; et afin de les cultiver, le Père ayant passé dans une autre mission on m'en donna la charge que j'allai prendre au mois de Septembre 1669.

Tous les chrétiens étaient dans leurs champs pour ramasser le bled d'Inde. Ils m'écoutèrent avec plaisir lorsque je leur dis que je ne venais à la pointe qu'à leur considération et celle des Hurons ; que jamais on ne les abandonnerait, qu'on les chérirait par dessus toutes les autres nations, et qu'ils ne faisaient plus qu'une même chose avec les Français. J'eus la consolation de voir leur affection à la prière, et l'état qu'ils font d'être chrétiens ; je visitai les Anciens que je trouvai tous bien disposé : le chef ayant souffert qu'on attachât proche de sa cabane à une perche un chien, qui est une espèce de sacrifice que les sauvages font au soleil, et lui ayant dit que cela n'était pas bien, il alla lui-même aussitôt le jeter en bas. Un malade instruit, mais non pas encore baptisé, me pria de lui octroyer cette grâce, ou bien de demeurer près de lui, parcequ'il ne voulait point employer la jonglerie bien pour sa guérison, et qu'il craignait le feu d'enfer, je le disposai au baptême. J'étais souvent dans sa cabanne ; la joie qu'il eu recevait lui rendit en partie la santé ; il me remercia du soin que j'avais de lui ; et, peu de temps après, disant que je lui avait donné la vie, il me fit présent d'un esclave qu'on lui avait amené des Illinois depuis deux ou trois mois.

Étant le soir dans la cabanne d'un chrétien ou je couchais, lui ayant fait faire quelques prières aux Anges Gardiens, et lui ayant raconté quelques histoires pour lui faire connaître l'assistance qu'ils nous donnent, principalement dans les périls où nous nous trouvons d'offenser Dieu ; il me dit, qu'il connaissait bien à présent une main invisible qui le frappa, étant sur le point depuis son Baptême de faire mal avec une femme, et qu'ayant entendu comme une voix qui lui disait qu'il se souvint qu'il était chrétien, il se retira sans commettre aucun péché ; il m'a depuis souvent parlé de la dévotion aux Anges Gardiens, et en a entretenu les autres sauvages.

Quelques jeunes femmes baptisées servent d'exemples à toutes les autres et ne rougissent point de dire qu'elles sont chrétiennes. Les mariages parmi les sauvages se rompent quasi aussi facilement qu'ils se lient, et ce n'est point déshonneur de se marier à d'autres. Ayant appris qu'une jeune femme chrétienne, quittée par son mari, était dans le même danger, à cause des parents, je l'allai visiter, je l'encourageai à ce comporter chrétiennement ; elle a si bien tenu sa parole, qu'on n'a jamais entendu parler

d'elle ; sa conduite, avec les remontrances que j'en ai faites à son mari, l'a contraint de la reprendre sur la fin de l'hiver, et aussitôt elle n'a point manqué de venir à la chapelle, en étant, auparavant, trop éloignée ; elle m'a découvert sa conscience, et j'admire qu'une jeune femme ait vécu de la sorte.

Les Payens ne font point de festin sans sacrifice et nous avons de la peine à les en empêcher ; les chrétiens à présent ont changé ces façons d'agir et pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coûtume, et j'en ôte ce qui est de mal ; il faut qu'ils parlent au commencement du festin, ils s'adressent donc à Dieu, auquel ils demandent la santé, et ce qu'ils ont de besoin, et que c'est pour ce sujet qu'ils donnent à manger aux hommes. Il a plu à Dieu de conserver tous les chrétiens en santé, excepté deux enfants qu'on voulait me cacher, et pour lesquels un Jongleur avait fait ses diableries, qui moururent peu de temps après leur Baptême.

Ayant invité les Kiskakouk de venir hiverner auprès de la chapelle, ils quittèrent toutes les autres Nations pour se rassembler proche de nous, afin de pouvoir prier Dieu, d'être instruits, et de faire recevoir le Baptême à leurs enfants. Ils se déclarèrent chrétiens, et c'est pour cela que dans tous les conseils et les affaires de conséquence je m'adressais à eux, et c'était assez de leur témoigner ce que je voulais comme à des chrétiens, ils me disaient aussi que c'était à cause de cela qu'ils m'obéissaient. Ils ont pris le dessus sur les autres Nations, et on peut dire qu'ils en gouvernent trois autres. C'est une grande consolation à un Missionnaire de voir des esprits si souples parmi la Barbarie, vivre avec tant de paix, avec des Sauvages, et passer quelquefois les journées entières à les instruires et à les faire prier Dieu. La rigueur de l'hiver, et le mauvais temps ne les empêchait point de venir à la Chapelle ; il y en avait qui n'auraient pas laissé passer un seul jour, et j'étais occupé à les recevoir depuis le matin jusque au soir ; j'en disposais pour le Baptême, et j'en instruisais pour la confession, et j'en désabusais de leurs rêveries. Les anciens me disaient que la jeunesse n'avait point encore d'esprit, et qu'il fallait que j'empêchasse leurs débordements. Je leur parlais souvent de leurs filles, afin qu'ils ne permissent point que les jeunes gens les allassent visiter la nuit. Je savais quasi tout ce qui se passait parmi deux Nations qui étaient proches de nous mais ayant entendu quasi parler de toutes les autres, on ne m'a jamais rien dit des Chrétiens ; et lorsque j'en demandais le sentiment à quelques anciens, ils n'avaient rien à me répondre sinon qu'elles priaient Dieu. Je leur inculquais souvent ce point sachant bien toutes les importunités qu'elles souffrent toutes les nuit, et

le courage qu'il faut qu'elles aient pour résister. Elles ont appris à être modestes, et les Français qui les voyaient, voyaient bien qu'elles ne ressemblaient point aux autres. C'est par là qu'on fait différence des chrétiennes d'avec les autres.

Instruisant un jour les anciens dans ma cabane, et leur parlant de la création du monde, et d'autres histoires de l'Ancien Testament ; ils me racontèrent ce qu'ils croyaient autrefois ; ils en font à présent un sujet de fable. Ils ont quelques connaissances de la tour de Babel, disant que leurs anciens avaient raconté qu'on avait autrefois fait une grande maison, mais qu'un grand vent l'avait jeté par terre. Ils méprisent toutes ces petites divinités qu'ils avaient auparavant que d'être baptisés ; ils en raillent souvent, et s'étonnent d'avoir eu si peu d'esprit, que d'avoir fait des sacrifices à ces sujets de fables.

J'ai baptisé un adulte après une longue épreuve : et voyant son assiduité à la prière, son ingénuité à me raconter sa vie passée, les promesses qu'il me faisait, principalement de ne point aller voir les filles, les assurances qu'on me donnait de sa bonne conduite, m'obligèrent de lui accorder ce qu'il me demandait ; il a depuis continué, et aussitôt après son retour de la pêche, il n'a pas manqué de venir à la Chapelle. Tous les sauvages se séparèrent pour aller chercher à vivre après les Fêtes de Pâques ; ils me promirent qu'ils se souviendraient toujours de la Prière, et me suppliaient fort qu'un de nos Pères les allât retrouver à l'automne, quand ils seraient rassemblés. On leur accordera ce qu'ils demandent, et s'il plaît à Dieu de nous envoyer quelque Père, il prendra ma place, tandis que pour exécuter les ordres du P. Supérienr, j'irai commencer la Mission des Illinois.

Les Illinois sont, éloignés de la pointe de trente journées par terre, par un chemin très-difficile. Ils sont au S. Sud-Ouest de la pointe du Saint-Esprit. L'on passe par la nation des Ketchigamins, qui font plus de vingt grandes cabanes : ils sont dans les terres. Ils cherchent à connaître les Français, espérant en avoir des haches, des couteaux et autres objets en fer. Il les craignent de telle sorte qu'ils ont retiré du feu deux Illinois qui ont dit, étant attachés aux poteaux, que le Français avait dit qu'il voulait que la paix fut par toute la terre. L'on passe ensuite chez les Miamioüek, et on arrive par de grands déserts aux Illinois qui se sont principalement réunis en deux bourgades, qui font plus de huit à neuf mille âmes. Ces peuples sont assez disposés pour le chistianisme ; depuis que le P. Allouez leur a parlé à la Pointe, d'adorer un seul Dieu, ils ont commencé de quitter leur fausse divinité ; ils adorent le soleil et le tonnerre. Ceux que j'ai vus paraissent être d'assez bon naturel. Ils ne courent point les nuits à la façon des autres sauvages. Un homme tue hardi-

ment sa femme s'il apprend qu'elle n'a pas été fidèle. Ils sont plus retenus dans leur sacrifices, et me promettent d'embrasser le christianisme et de faire tout ce que je dirai dans le pays. C'est dans cette vue que les Outaouais m'ont donné un jeune homme qui en était nouvellement venu, et qui m'a donné les commencements de la langue, durant le loisir que les Sauvages de la Pointe m'ont donné durant l'hiver ; à peine peut on l'entendre quoiqu'il y ait quelque chose de l'Algonquine.

J'espère néanmoins, moyennant la grâce. de Dieu, d'entendre et d'être entendu, si Dieu par sa bonté me conduit en ce pays.

Il ne faut point espérer de pouvoir fuir les croix dans toutes nos missions, et le meilleur moyen d'y vivre content, c'est de ne les point craindre, et d'attendre de la bonté de Dieu, dans la jouissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes. Les Illinois nous souhaitent à la façon des sauvages, pour participer avec eux à leurs misères, et pour souffrir tout ce qui se peut imaginer de la barbarie. Ce sont des brebis égarées qu'il faut chercher parmi les broussailles et les bois, puisque d'abord elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du loup ; ce sont les instances qu'ils m'en ont faites durant l'hiver. C'est pour cela qu'ils sont allés ce printemps dans le Pays avertir les anciens de me venir chercher à l'automne.

Les Illinois vont toujours par terre, sèment du bled d'Inde, ont des citrouilles aussi grosses que celle de France, ont quantité de racines et de fruits. La chasse des bœufs sauvages, de l'ours, des cerfs, des coqs d'Inde, des canards, des outardes, des tourtes et des Grues, y est très belle. Ils quittent leurs bourgs quelque temps de l'année pour aller tous ensemble sur les lieux où se tuent les bêtes, et pour mieux résister aux ennemis qui les viennent attaquer. Ils croient que si j'y vais, je mettrai la paix partout, qu'ils demeureront toujours dans un même lieu, et qu'il n'y aura que la jeunesse qui ira chasser.

Quand les Illinois viennent à la Pointe, ils passent une grande rivière qui a quasi une lieue de large. Elle va du Nord au Sud et si loin, que les Illinois qui ne savent ce que c'est que le canot, n'ont point encore entendu parler de la sortie ; ils ont seulement appris qu'il y a de très grandes nations plus bas qu'eux, dont les unes font deux fois du bled d'Inde, l'année du côté de l'Est, S. Est de leur pays, une nation qu'ils appellent Chaouanon les est venu visiter l'été passé. Ce jeune homme qu'on m'a donné qui m'enseigne la langue les a vus ; ils sont chargés de rassade, ce qui fait voir qu'ils ont communication avec les Européens ; ils avaient traversé une terre durant près de trente jours, devant que d'arriver au Pays. Il est difficile

que cette grande rivière se décharge dans la Virginie ; et nous croyons plutôt qu'elle a son embouchure dans la Californie. Si les sauvages qui me permettent de faire un canot, ne me manquent point de parole, nous irons dans cette rivière tant que nous pourrons, avec un français et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sait quelques unes de ces langues, et qui a une facilité pour apprendre les autres ; nous visiterons les nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à tant de nos pères, qui attendent ce bonheur il y a si longtemps. Cette découverte nous donnera une entière connaissance de la mer ou du Sud ou de l'Ouest.

A six ou sept journées plus bas que les Illinois, il y a une autre grande rivière (le Missouri) dans laquelle sont des nations prodigieuses qui se servent de canots de bois ; nous ne pouvons rien en écrire autre chose jusqu'à l'année prochaine si Dieu nous fait la grâce de nous y conduire.

Les Illinois sont guerriers ; il font quantité d'esclaves, dont ils font trafic avec les Outaouais, pour en avoir des fusils, des chaudières, des haches et des couteaux. Ils avaient autrefois la guerre avec les Nadouessi, et ayant fait la paix depuis qnelques années, je l'ai affermie pour leur faciliter le voyage de la Pointe, où je vais les attendre pour les accompagner dans le Pays.

Les Nadouessi, qui sont les Iroquois de ce pays, au delà de la Pointe, mais moins perfides, et qui n'attaquent jamais qu'après avoir été attaqués, sont au Sud-Ouest de la mission du St. Esprit. C'est une grande nation, et qu'on n'a pas encore visitée, nous étant attachés à la conversion des Outaouais, ils craignent le Français à cause qu'il apporte le fer en ce pays ; ils ont une langue toute différente de l'Algonquine et de la Huronne. Il y a quantité de bourgs, mais ils s'étendent bien loin. Ils ont des façons de faire toutes extraordinaires ; ils adorent principalement le calumet, ne disent mot dans leurs festins, et quand quelqu'étranger arrive, ils lui donnent à manger avec une fourchette de bois, comme on ferait à un enfant.

Toutes les nations du Lac leur font la guerre, mais avec peu de succès. Ils ont de la fausse avoine, se servent de petits canots, et gardent inviolablement leurs paroles.

Je leur ai envoyé un présent par l'Interprête, pour leur dire qu'ils eussent à reconnaître le Français partout où il se rencontrerait : qu'ils eussent à ne le point tuer, ni les sauvages qui l'accompagneraient, que la Robe noire voulait passer dans le pays des Assinipouars, dans celui des Kilistinaux ; qu'elle était déjà aux Outagamis, et que je partais cet automne pour aller aux Illinois, dont ils laisseraient le passage libre. Ils y ont con-

senti ; mais pour ce qui était de mon présent, ils attendaient que tout le monde fut revenu de la chasse, et qu'ils se trouveraient cet Automne à la Pointe pour tenir conseil avec les Illinois, et pour me parler. Je souhaiterais que toutes les nations eussent autant d'amour pour Dieu, qu'ils ont de crainte des Français : le christianisme serait bientôt florissant.

Les Assinipouars qui ont quasi la même langue que les Nadouessi, sont vers l'Ouest de la mission du St. Esprit, ils en sont à quinze ou vingt journées sur un lac où ils font de la fausse avoine, et où la pêche est très abondante.

J'ai ouï dire qu'il y avait dans leur pays une grande rivière qui mène à la mer de l'Ouest, et où un sauvage me dit qu'étant à l'embouchure, il avait vu des Français, et quatre grands canots à la voile.

Les Kilistinaux sont des peuples errants, et nous ne connaissons pas bien encore leur rendez-vous : ils sont vers le Nord-Ouest de la mission du Saint Esprit, sont toujours dans les bois, ils n'ont que leur arc pour vivre. Ils passèrent à la mission où j'étais l'automne passé, jusque au nombre de deux cents canots qui venaient acheter des marchandises et du bled ; ils entraient dans les bois pour y passer l'hiver. Je les ai vus ce printemps sur le bord du lac. »

On voit par cette lettre que le P. Marquette espérait aller vers les Illinois à l'automne. Il avait été destiné pour cette mission, et il s'y était préparé par l'étude de leur langue. On ignore si les Illinois et les Sioux vinrent le rencontrer à l'automne, mais il est certain qu'il n'entreprit pas d'aller par terre visiter leurs cabanes. Il n'est pas même probable que la réunion ait eu lieu, car on voit de bonne heure en hiver, les Sioux lever la hache de guerre contre les Hurons, et les Outaouais qui avait eu l'imprudence de provoquer par leur insolence ces terribles ennemis. Avant de déclarer la guerre, les Sioux commencèrent par renvoyer au missionnaire les images de piété que celui-ci leur avait fait parvenir en gage d'amitié.

Les sauvages de la pointe de *Chouamigon* voyaient donc maintenant la guerre et le carnage les menacer : les terribles Dahcotah, avec leurs longues chevelures noires, avec leurs dagues de pierre à leur ceinture, s'avançaient en nombre formidable. La crainte était grande à la mission du St. Esprit. Au printemps, les Hurons et les Outaouais résolurent de s'éloigner d'un voisinage si dangereux ; mais ceux-ci furent les premiers à se

lancer sur le lac ; et ils se dirigèrent vers l'île d'Ekaentoton (Manitoualin.) Voici donc le P. Marquette laissé seul avec ses Hurons ; il eut plus à souffrir avec eux qu'il n'eut à travailler : restant peu à la mission, et tout préoccupé de l'orage toujours grossissant qui allait tomber sur eux, ces pauvres néophytes ne purent prêter qu'une oreille bien-distraite à la voix du missionnaire. A la fin il leur fallut quitter encore cette terre d'adoption, s'abandonner de nouveau à la vague avec leurs familles, et s'en aller à la recherche d'une nouvelle demeure. Le missionnaire, quoiqu'il pût lui en coûter de s'éloigner des Illinois, qu'il ambitionnait de voir, resta attaché à ses Hurons et il les suivit dans leur exil. Ce fut donc avec leur fidèle missionnaire qu'ils s'embarquèrent sur leurs légers canots d'écorce et que pour la première fois depuis leur dispersion (1649), ils se dirigèrent vers leurs anciens pays. Volontiers ils auraient revu ces scènes de la puissance huronne, ce sol aimé de la patrie qui gardait les os de leurs ancêtres enveloppés dans leur riche linceul de peaux de castor ; bien volontiers aussi le missionnaire aurait été terminer ses jours sur la terre arrosée et consacrée par le sang des martyrs Daniel, Brebeuf, Lalemant, Garnier et Chabanel, mais l'Iroquois était encore trop puissant, et les fugitifs durent passer outre. Se rappelant les riches pêcheries de l'île Michillimakinac, qu'ils avaient déjà habitée, ils y allèrent planter leurs tentes.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de trouver ici quelques notions sur ces tribus huronnes avec lesquelles le P. Marquette se trouve maintenant lié.

Les Hurons ont reçu différents noms des historiens. Leur vrai nom sauvage, dit le P. Jés. Lalemant, est *Ouendat.* C'est ainsi que les appelle aussi le F. Sagard. Les écrivains anglais et américains en ont fait *Wyandots* et *Yandots*. Les premiers français leur donnèrent le nom de *Hurons* à cause de leurs cheveux droits comme les soies du Sanglier, sur le milieu de la tête, ce qu'on appelle en français une *hure.* Ils furent les premiers sauvages que les Français connurent ; ils formèrent une alliance avec eux, et ils leur restèrent toujours fidèles. Ils faisaient de la *traite* leur occupation principale, et ils avaient plusieurs villages fortifiés entre la Baie-Georgienne et le lac Simcoe.

Ils avaient pour voisins au sud-Ouest la tribu des Tionnontates, remarquables par leur industrie. De riches champs de tabac valurent à ces peuples le surnom de nation du Petun que les Français leur donnèrent.

Enfin au sud des Tionnontates se trouvaient des tribus alliés, de langue huronne appelés Attiwondaronk, par les Sauvages

mais que les Français désignaient par le nom de *Nation Neutre*, parce qu'elles s'étaient tenues à l'écart des grandes luttes engagées entre les Iroquois d'un côté et les Hurons et les Algonquins de l'autre.

A peine les Français avaient-ils fondé Québec, que les Pères Récollets tournèrent leurs regards vers les tribus huronnes, espérant les convertir au christianisme. Le P. Joseph LeCaron fut le fondateur de cette mission et il alla passer avec eux l'hiver de 1615. Dans les années qui suivirent, les Pères Poulain, Viel, le F. Sagard, récollets, allèrent unir leurs efforts aux siens, puis la moisson leur semblant trop abondante, ils appelèrent à leurs secours d'autres ouvriers, les Jésuites, pour travailler de concert avec eux dans le champ du père de famille. Le ciel semblait bénir et féconder leurs sueurs, ils espéraient convertir les Hurons, et la Nation Neutre, qu'ils avaient aussi visitée, lorsqu'un évènement politique vint anéantir toutes leurs espérances. On était à 1629,et le Canada venait d'être cédé à l'Angleterre.

Après le retour des Français en Canada, les Jésuites seuls revinrent, et de Brebœuf, pour une seconde fois, alla retrouver ses Hurons, pour vivre, souffrir et travailler au milieu d'eux jusqu'à l'époque de leur dispersion en 1650. Vingt-et-un missionnaires partagèrent ses travaux à différentes époques, et huit périrent comme lui de la main des Iroquois, martyrs de leur zèle et de leur dévouement. Nobles victimes de la foi, l'Eglise du Canada est justement fière de ces héros!

La ruine des Hurons et de la nation du Petun fut consommée à la mort de Brébeuf et de Garnier. Ceux qui échappèrent aux massacre s'unirent en une seule tribu, puis bientôt se divisèrent en deux bandes, dont l'une toute entière composée de chrétiens, se dirigea vers Québec, et alla s'établir à l'île d'Orléans. Ce sont les descendants de ces Hurons qui sont aujourd'hui fixés à Lorette. L'autre bande des Hurons, en partie chrétiens et en partie payens, s'enfuit vers Michillimakinac. Ils trouvaient près de là des terres fertiles, la chasse et la pêche abondantes. Mais les Iroquois ne les y laissèrent pas longtemps tranquilles. Pour échapper aux coups d'un ennemi qu'ils ne se sentaient pas capables de repousser, ils entrèrent dans la baie des Puants, et s'avancèrent jusqu'à 6 journées, au sud-ouest du Lac Supérieur, où ils furent bien accueillis par une nation nommée *Abimiwec*, et ils « s'arrêtèrent, dit la Relation (1659-60) sur les bords d'un grand fleuve, aussi grand et aussi profond que le St. Laurent. »

Ils ne tardèrent pas à trouver là de nouveaux ennemis. Les Nadouessis ou Sioux jouaient dans les plaines immenses de l'Ouest, le même rôle que les Iroquois dans le bassin du St.-

Laurent. Ils ne souffraient pas de rivaux ni même de voisins un peu puissants. Les Hurons qui formaient à peine 500 personnes, dont les malheurs avaient comme émoussé toute l'énergie naturelle, ne pouvaient pas s'accomoder de ces périls continuels. Ils avaient d'ailleurs perdu l'espérance de voir les missionnaires s'établir dans ces contrées, depuis la fin déplorable de deux d'entre eux qui étaient allés au secours de ces peuples sans pasteurs, sans pouvoir les rejoindre.

Le P. Garneau fut blessé à mort près de Montréal, au moment de son départ. Le P. René Ménard put atteindre le Lac Supérieur, mais l'année suivante, 1661, il trouva la mort dans les bois.

Les Hurons se décidèrent donc à se rapprocher d'un village d'Outaouais situé au fond de la Baie de Chagouamigong au sud du Lac Supérieur. Ils se placèrent sur une pointe voisine, nommée pointe St. Esprit, et ils espéraient aussi partager (car ils étaient presque tous chrétiens) les soins des missionnaires qu'une députation nouvelle d'Outaouais avait été chercher.»(1)

Ce fut en cet endroit que le P. Marquette les trouva lorsqu'il fut appelé à remplacer le P. Allouez, premier apôtre de cette mission.

Telle est en abrégé l'histoire des Hurons jusqu'au temps où ils vinrent planter leurs tentes à Michillimakinac. Ils y formèrent la mission St. Ignace qui a subsisté jusqu'à nos jours. Ils se fixèrent sur la pointe vis-à-vis de l'île, et ils protégèrent leur village par une palissade de 25 pieds de haut. A peine établi dans ce nouveau poste, le P. Marquette songea à élever une modeste chapelle pour réunir ses chrétiens. Ce premier sanctuaire était bien humble sans doute, il n'avait rien pour commander le respect, prêcher aux regards la grandeur du Dieu dont il était la maison : quelques pièces de bois superposées en faisaient les pans, l'écorce des arbres en composait la toiture.

Nous n'avons aucuns renseignements sur les travaux du courageux missionnaire durant la première année de son séjour à Michillimakinac ; nous devons nous contenter d'une lettre qu'il adressa au P. Dablon l'année suivante, et qui se lit comme suit :

Mon Révérend Père,

Les Hurons appelés Tionnontateronons ou nation du Petun, qui composent la mission de Saint Ignance à Michillimakinac,

(1) Quelques Hurons de Michillimakinac se détachèrent plus tard de la mission, et vinrent former plusieurs stations, les uns à Sandreski, les autres au Détroit, d'autres enfin à Sandwich. Il en reste à peine aujourd'hui quelques familles.

ont commencé l'été passé, auprès de la chapelle, un fort dans lequel se trouvent renfermés toutes leurs cabanes. Depuis lors ils se sont rendus plus assidus à la prière ; ils ont écouté plus volontiers mes instructions et ont consenti à tout ce que j'ai exigé d'eux pour mettre un terme à leurs désordres et à leurs abominables coutumes. Il faut prendre patience, avec des esprits sauvages qni n'ont eu jusqu'à présent d'autre maître que le démon dont eux et leurs ancêtres ont été les esclaves, et qui retombent souvent dans les péchés auxquels ils sont habitués dès l'enfance. C'est à Dieu seul d'affermir leurs esprits volages, de les mettre et de les maintenir dans la grâce ; c'est à lui surtout de toucher leurs cœurs pendant que nous bégayons à leurs oreilles.

Les Tionnontateronons se sont trouvés cette année au nombre de trois cents quatre-vingts, et plus de soixante Outaouasinagans se sont rangés avec eux. Plusieurs étaient venus de la mission de Saint François-Xavier, où le P. André a hiverné l'an passé avec eux ; ils m'ont paru bien différents de ce que je les avais vus à la Pointe du Saint-Esprit (1). Le zèle et la patience de ce père ont gagné à notre sainte foi, ces cœurs, qui nous en paraissaient les plus éloignés. Ils veulent être chrétiens, apportent à la chapelle leurs enfants pour être baptisés, et se rendent fort assidus à la prière.

L'été passé, ayant été obligé d'aller à Sainte Marie-du-Sault avec le P. Allouez, les Hurons venaient à la chapelle durant mon absence aussi assidûment que si j'y eusse été, et les filles y chantaient ce qu'elles savaient. Ils comptaient les jours qui se passaient depuis mon départ, et demandaient continuellement quand je reviendrais. Je ne fus absent que quatorze jours, et, à mon arrivée, chacun se rendit à la chapelle, où plusieurs venaient exprès de leurs champs, quoique fort éloignés.

J'assistais volontiers à leurs festins, ou je les instruisais et les invitais à remercier Dieu, qui leur donnait des vivres en abondance, tandis que d'autres nations, qui n'avaient point encore embrassé le christianisme, avaient bien de la peine à s'exempter de la faim. Je m'efforçais de rendre leurs songes ridicules et d'amener les nouveaux baptisés à reconnaître celui dont ils étaient les enfants adoptifs, ceux qui faisaient festin, quoique encore idolâtres, ne rougissaient pas de faire le signe de la croix devant tout le monde. Plusieurs jeunes hommes, dont on s'était

(1.) Mission du Saint Esprit, à la pointe du Chagouamigon.

voulu railler pour les en détourner, le faisaient même dans les plus grandes assemblées, encore que je n'y assistasse pas.

Quelques Hurons chrétiens, venus de Québec et de Montréal, déclarèrent d'abord qu'ils ne se trouveraient jamais dans les assemblées où Dieu serait offensé ; que, si on les invitait aux festins, ils y suivraient la coutume des chrétiens. Ils se rangaient auprès de moi quand j'y pouvais assister, et gardaient leur liberté quand j'en étais absent.

Un sauvage, considérable parmi les Hurons, m'avait invité à son festin, où les chefs assistaient. Les ayant appelés chacun par leur nom, il dit qu'il voulait leur déclarer sa pensée afin que personne ne l'ignorât :

« Qu'il était chrétien, qu'il renonçait au dieu des songes et à toutes leurs danses pleines d'indécences ; que la Robe noire était le maître de sa cabane, et qu'il ne quitterait point cette résolution quoi qu'il pût arriver.»

Je pris plaisir de l'entendre, et, prenant de là occasion de parlér plus fortement que je n'avais encore fait, je les assurai que je n'avais d'autre dessein que de les mettre dans le chemin du paradis, que c'était le seul sujet qui m'arrêtait parmi eux et qui m'obligeait de les assister au péril de ma vie. Dès qu'on a dit quelque chose dans une assemblée, cela se divulgue aussitôt dans toutes les cabanes ; on s'en aperçoit à l'assiduité des uns à la prière, et à la malice des autres qui tâchent de rendre nos instructions inutiles.

Un jour, dans un grand conseil où cinq autres nations étaient assemblées, je fis quelques présents au neveu d'un chef qui mourût l'an passé dans les bois. Alors les assistants m'offrirent un grand collier de porcelaine (1) pour répondre à ce que j'avais dit.»

« Que je prétendais affermir le christianisme parmi les Hurons, qui ne semblait encore que commencer.» Ce jeune homme et toute sa parenté se sont déclarés, et disent que c'est moi qui gouverne leur cabane. J'espère que ce qu'ils font maintenant par respect et par crainte se fera un jour par amour, et avec un vrai désir de se sauver.

---

(1) *Le collier de porcelaine* ne se donne, chez les sauvages, que lorsqu'on traite des affaires de grande importance. Les *porcelaines* de ce pays sont des espèces de coquilles cannelées, allongées, un peu pointues, sans oreilles et assez épaisses. Elles renferment un poisson dont la chair n'est pas bonne à manger, mais leur intérieur est d'un si beau vernis et a des couleurs si vives que l'art ne peut rien faire qui en approche (Charlevoix *Journal de Voyage*, etc., page 209, 210.)

Plus de deux cents sauvages étant partis dès l'automne pour la chasse, ceux qui sont demeurés ici m'ayant demandé qu'elles danses je leur défendais, je répondais d'abord que je ne permettais point les danses que Dieu défend, comme sont celles où on ne garde pas la décence ; que, pour les autres, j'en jugerais quand je les aurai vues. Chaque danse a son nom, mais je n'ai trouvé de mal que dans celle qui se nomme de l'ours. Une femme impatiente dans sa maladie, et voulant satisfaire son dieu et son imagination, fit inviter vingt femmes pour cette danse de l'ours. Elles étaient couvertes de peaux d'ours, avec de beaux colliers de porcelaine. Elles grondaient à la manière des ours, mangeaient et semblaient se cacher comme des ours, pendant que la malade dansait et ordonnait de temps en temps qu'on jetât de l'huile dans le feu avec de certaines superstitions. Les hommes qu'on avait appelés pour chanter étaient fort embarrassés pour satisfaire aux caprices de la malade, parcequ'ils n'avaient point encore entendu d'airs semblables (cette danse n'étant point en usage chez les Sionnontateronons) ; j'ai su tirer parti de cette circonstance pour les en détourner.

L'hiver, quoique rude n'a pas empêché les sauvages de venir à la chapelle ; plusieurs s'y sont rendus deux fois le jour, quelque vent et quelque froid qu'il fit. Dès l'automne, je commençais à préparer les uns à la confession générale de toute leur vie, et à en disposer d'autres qui n'en avaient point fait depuis leur baptême. Je n'aurais pas cru que des sauvages eussent pu rendre un compte si exact de toute leur vie. Aussi plusieurs d'entre eux ont-ils employé plus de quinze jours à s'examiner. Je les ai trouvés bien changés depuis ce temps là, de sorte qu'ils ne voulaient pas même assister aux festins ordinaires sans m'en demander auparavant la permission.

Comme les sauvages, et surtout les femmes, ont des imaginations très-fortes, elles sont quelquefois guéries dans leurs maladies quand on leur accorde ce qu'elles souhaitent. Aussi leurs médecins, qui ne connaissent rien à leurs maux, leur proposent quantité de choses dont elles pourraient avoir envie, et quand la malade déclare ce qui lui plaît, on ne manque point de le lui donner. Mais, durant cet hiver, plusieurs malades, craignant qu'il n'y eut péché en cela, ont constamment répondu qu'ils ne souhaitaient rien et qu'ils feraient ce que la Robe noire leur dirait.

J'ai baptisé cette année vingt-huit enfants, dont l'un était parti de Sainte Marie du Sault avant d'avoir reçu ce sacrement. Le P. Henry Nouvel me l'avait écrit afin que j'y prisse garde, mais cet enfant étant tombé malade sans que je le susse, il risquait de mourir dans ce triste état. Heureusement Dieu permit qu'ins-

truisant dans ma cabane deux sauvages considérables et assez intelligents, ils me demandèrent si un tel enfant qui était bien malade avait été baptisé. J'y courus sur le champ, je lui donnai le baptême, il mourut la nuit suivante ; d'autres enfants ont aussi quitté cette terre d'exil et sont allés en paradis. Ce sont des consolations que Dieu nous envoie qui nous font estimer notre vie d'autant plus heureuse qu'elle pourrait paraître plus misérable.

Parmi les adultes que j'ai baptisés, se trouvait une femme que j'instruisais depuis plus d'un an. Je l'avais toujours différée, jusqu'à ce que la voyant bien résolue de servir Dieu, je l'ai baptisée le jour de l'Annonciation. Elle ne manque pas de venir pour l'ordinaire trois fois le jour à la chapelle, où elle demeure plus de temps que les autres pour y réciter de longues prières.

Dieu a particulièrement assisté les Hurons qui demeurent près de notre chapelle ; ils ont eu cette année le bonheur de tuer grande quantité d'ours, de cerfs, de castors et de chats sauvages. Plusieurs bandes n'ont pas manqué de garder ce que je leur avais ordonné pour les prières.

Le songe, auquel ils avaient recours autrefois, a passé pour une chimère dans leur esprit, et s'il est arrivé qu'ils aient rêvé sur l'ours, ils n'en ont pas tué pour cela ; au contraire ayant recours à la prière, Dieu leur a donné ce qu'ils souhaitaient.

C'est, mon Révérend Père, tout ce que je puis mander à votre Révérence de cette mission, où les esprits sont plus doux, plus traitables et mieux disposés à recevoir les instructions qu'on leur donne, qu'en aucun autre lieu. Je me dispose cependant à la laisser entre les mains d'un autre missionnaire pour aller selon l'ordre de votre Révérence, chercher vers la mer du Sud de nouvelles nations qui nous sont inconnues, pour leur faire connaître notre grand Dieu qu'elles ont jusqu'à présent ignoré.

Tels étaient les humbles et laborieux travaux de cet homme distingué, ayant souvent à compter avec les caprices et quelques fois à subir les insultes de ces sauvages ignorants ; mais de bonne heure Marquette avait appris à attendre d'un monde meilleur la récompense de ses peines et de son dévouement : de bonne heure aussi, sur les genoux d'une mère chrétienne, il s'était pénétré de l'importance du salut ; et sauver une seule âme, celle d'un pauvre sauvage, lui semblait une conquête plus glorieuse que l'acquisition d'un empire.

Les mots qui devaient terminer la lettre de Marquette nous manquent, ainsi que la date, mais elle a dû être écrite dans l'été de 1672 et envoyée à Québec par la flotille de l'Outaouais. Ce fut aussi probablement par le même convoi qu'il apprit que ses vœux et ses prières étaient aussi exaucés, que le gouvernement

allait envoyer une expédition à la découverte du Missisipi et qu'il était le missionnaire choisi pour l'accompagner. Son cœur tressaillit de joie à cette nouvelle, quoiqu'il pût prévoir à quels dangers il allait être exposé : sa santé usée par les travaux et les privations était déjà bien compromise ; le chemin qu'il allait parcourir lui était inconnu, les nations qu'il allait rencontrer étaient ennemis des Français ; mais tout ceci ne put alarmer son courage. Il aurait accueilli la palme du martyre avec bonheur si elle se fût présentée sur sa route. Cependant son humilité ne lui permettait pas de jamais nommer le martyre : pour lui, cette glorieuse victoire du héros chrétien, était " la mort pour cesser d'offenser Dieu. "

Nous voici donc arrivés à l'époque si intéressante de la vie du P. Marquette, où il va enfin commencer à se préparer sérieusement pour cette mission des Illinois, l'objet de si constants désirs ; car il ne faut pas l'oublier : si la découverte du Mississipi a jeté tant de lustre sur le nom du P. Marquette, ce n'est pas parce que l'humble missionnaire a jamais recherché cette gloire humaine. S'il se réjouissait à la nouvelle de son prochain départ, c'était parce qu'il allait se trouver « dans une heureuse nécessité d'exposer sa vie pour le salut des nations du Mississipi et particulièrement pour les Illinois qui l'avaient prié avec beaucoup d'instance de leur porter chez eux la parole de Dieu. »

« Le jour de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge, que j'avais toujours invoquée, dit le P. Marquette, depuis que je suis en ce pays des Outaouais, pour obtenir de Dieu la grâce de pouvoir visiter les nations qui sont sur la rivière du Mississipi, fut justement celui auquel arriva M. Jolliet. Il était envoyé par le gouverneur de Frontenac et l'intendant Talon, pour explorer le Mississipi et constater quel était son cours. Il y avait alors trois opinions sur le sujet : les uns prétendait qu'il se déchargeait dans la mer Vermeille ou de Californie, les autres qu'il coulait dans le golfe du Mexique, enfin une troisième opinion voulait que ce fut dans l'Océan Atlantique quelque part en Virginie. Question intéressante à résoudre à une époque où l'on recherchait encore en Amérique un passage pour aller à la mer de Chine !

Nous allons suivre les courageux explorateurs dans leur voyage ; nous avons des renseignements bien précis dans la relation du P. Marquette, nous n'aurons qu'à analyser ce précieux document.

On sait bien maintenant que ce n'était pas l'intention des autorités civiles de faire publier le récit du P. Marquette. Nous

avons déjà dit qu'à cette époque on manquait d'égard pour l'autorité religieuse dans les régions officielles, et si l'on accepta les services d'un Jésuite dans ce voyage de découverte, c'est qu'on ne pouvait facilement s'en passer. Le P. Marquette avait recueilli des informations sur le Mississipi, il connaissait la langue des Illinois, il était important qu'il fit partie de l'expédition. Un malheureux accident, rendit nécessaire la publication du rapport du P. Marquette, car en retournant à Québec, Jolliet chavira avec son canot dans les rapides de la Chine, au-dessus de Montréal : il y perdit ses hommes et ses papiers et n'échappa lui-même que par une espèce de miracle.

Ce fut donc le 17 Mai 1673, à Michillimakinac, que le P. Marquette et Louis Jolliet s'embarquèrent sur deux canots d'écorce, avec cinq autres français, pour entreprendre leur long voyage. Ils avaient pour provisions du blé d'Inde avec quelque viande boucannée. Ils s'étaient munis en outre de tous les renseignements que les sauvages purent leur donner. Ils avaient tracé des cartes du pays, marqué les rivières, le nom des peuples et des lieux par lesquels ils devaient passer.

« Surtout, dit le Père, je mis notre voyage sous la protection de la Sainte Vierge Immaculée, lui promettant que si elle nous faisait la grâce de découvrir la grande rivière, je lui donnerais le nom de Conception, et que je ferois aussi porter ce nom à la première mission que j'établierais chez ces nouveaux peuples, ce que j'ai fait de vrai chez les Illinois. »

Après avoir vogué quelque temps sur une partie du lac Huron, celui des Illinois (auj. Michigan) et la baie des Puants, ils rencontrèrent la nation de la Folle Avoine (1).

Ils entrèrent dans leur rivière (auj. *Mennomonie*, Wis.) pour visiter ces peuples auxquels les missionnaires avaient prêché. Il se trouvait parmi eux plusieurs bons chrétiens.

Le P. Marquette leur ayant communiqué son dessein d'aller découvrir des nations plus éloignées pour les instruire des mystères de notre sainte religion, ils en furent extrêmement surpris et firent tout leur possible pour l'en dissuader ; ils lui représentèrent la cruauté de quelques-unes des tribus qu'il rencontrerait, leur état de guerre continuel, les dangers que présentait la navigation de la grande rivière, les monstres effroyables qui s'y trouvaient et qui dévoraient les hommes et les canots tout ensemble, enfin les chaleurs si excessives de ces pays qui devraient lui causer la mort infailliblement.

---

(1) *Zizanie aquatique* (folle avoine. Riz du Canada). Croît sur les bords vaseux des marais ; commune.
Grain farineux et sucré que les Indiens de l'Ouest recueillent pour leur nourriture."—L'Abbé Provancher.

Il les remercia de leurs bons avis, mais il leur dit qu'il ne pouvait les suivre, puisqu'il s'agissait du salut des âmes, pour lesquels il serait ravi de donner sa vie ; qu'au reste leurs informations l'obligerait à se tenir en garde pour éviter ces dangers dont ils le menaçaient.

Après les avoir fait prier, il se sépara d'eux et arriva, peu de temps après, au fond de la baie des Puants, où les Jésuites travaillaient utilement à la conversion de ces peuples ; car ils avaient déjà baptisé plus de deux mille sauvages.

Le P. Marquette fait observer que le nom de cette baie n'a pas une aussi mauvaise signification en la langue des sauvages, car ils l'appelaient plutôt la baie Salée que la baie des Puants, quoique parmi eux ce fut presque la même chose, et c'était aussi le nom qu'ils donnaient à la mer ; ce qui fit faire des recherches au Père pour découvrir s'il n'y avait pas en ces quartiers quelques fontaines d'eau salée. Il ne s'en trouva pas. Il faut croire que la baie tirait son nom de la nation qui habitait ses rives ; laquelle était appelée *Winipegan*, *Gens de Mer*, ou *Nation des Puants*, « non pas à raison d'aucune mauvaise odeur qui leur fut particulière, mais parce qu'elle se disait venue des côtes d'une mer fort éloignée dont l'eau était salée (Relat. 1648) ».

La baie parut au Père, avoir trente lieues de profondeur et huit de large en son commencement, allant toujours se rétrécissant jusque dans le fond, où il est aisé de remarquer la marrée qui a son flux et reflux réglé, presque comme celui de la mer. On attribue aujourd'hui à l'action du vent ce mouvement des eaux.

Les voyageurs quittèrent la baie pour entrer dans la rivière (*Fox*) qui s'y décharge. Elle est très belle en son embouchure, dit la relation et coule doucement, mais quand on a un peu avancé, on la trouve très difficile, tant à cause des courants que des roches effilées qui coupent les canots et les pieds de ceux qui sont obligés de les traîner surtout quand les eaux sont basses. Elle est pleine d'outardes, de canards, de sarcelles et d'autres oiseaux attirés par la folle avoine, dont ils sont fort friands. Les voyageurs franchirent heureusement tous les obstacles ; et en approchant des Maskoutens, la nation du Feu, le Père eut la curiosité de boire des eaux minérales de la rivière qui n'est pas loin de cette bourgade. Trois sortes de nations étaient réunis dans le village : les *Miamis*, les *Maskoutens*, et les *Kikabous*. Les premiers étaient les plus civils, les plus libéraux et les mieux faits. Ils portaient « deux longues moustaches sur les oreilles, qui leur donnaient bonne grâce (?) ; ils passaient pour guerriers ; presque toujours heureux dans leurs expéditions, du reste ils étaient do-

ciles et écoutaient paisiblement ce qu'on leur disait. Ils étaient si avides d'entendre le P. Allouez quand il était au mileu d'eux qu'ils lui donnaient peu de repos, même pendant la nuit. Les Maskoutens et les Kikabous étaient plus grossiers.

Leurs cabanes étaient faites de jonc, l'écorce de bouleau étant rare en ce pays ; avec certains inconvénients, comme par exemple de n'être pas des abris suffisants contre les pluies abondantes, ces sortes de cabanes offraient la commodité de pouvoir être mises en paquet, et être portées aisément pendant le temps de la chasse.

En visitant ces peuples, le P. Marquette fut extrêmement consolé de voir une belle croix, plantée au milieu du bourg, et ornée de plusieurs peaux blanches, de ceintures rouges, d'arcs et de flèches, que ces bonnes gens avaient offerts au grand Manitou, pour le remercier de ce qu'il avait eu pitié d'eux pendant l'hiver, leur donnant une chasse abondante lorsqu'ils appréhendaient le plus la famine.

La situation de la bourgade était belle et pitoresque : car de l'éminence où elle était placée, l'œil découvrait de toutes parts des prairies à perte de vue, partagées par des bocages, ou par des bois de haute futaie ; la terre y était très-bonne et produisait en abondance le blé d'Inde, les prunes et le raisin.

Aussitôt qu'ils furent arrivés, nos voyageurs assemblèrent les anciens ; M. Jolliet leur dit qu'il était envoyé par le Gouverneur pour découvrir de nouveaux pays, et le Père Marquette, qu'il allait de la part de Dieu pour les éclairer des lumières du Saint Evangile, qu'ils ne craignaient pas les dangers du voyage, mais qu'ils avaient besoin de deux guides pour les mettre dans la route. Ils accompagnèrent leurs paroles d'un présent. Les sauvages se rendirent volontiers à leur demande, et ils leur donnèrent en présent une natte pour leur servir de lit pendant le voyage.

Le lendemain, 10 Juin, deux Miamis s'embarquèrent, comme guides, avec les expéditionnaires, à la vue d'un grand nombre qui ne pouvaient assez s'étonner de voir sept français, seuls, oser entreprendre une expédition si extraordinaire.

Marquette savait qu'à trois lieues des Maskoutens était une rivière qui se décharge dans le Mississipi, qu'ils devaient aller dans la direction ouest-sud-ouest pour y arriver, mais le chemin était partagé de tant de marais et de petits lacs qu'il était aisé de s'y égarer, d'autant plus que la rivière qui y mène, était si chargée de folle avoine, qu'on pouvait à peine en reconnaître le chenal. C'est pour cela que des guides étaient nécessaires, aussi ceux-ci conduisirent-ils les voyageurs heureusement jusqu'à un portage de 2,700 pas. Ils aidèrent à transporter les canots pour entrer dans cette rivière, après quoi ils s'en retournèrent.

Les découvreurs quittèrent donc les eaux qui vont à Québec, à 4 ou 500 lieues de là, pour prendre celles qui devaient les conduire désormais dans des terres étrangères. Avant que de s'embarquer, ils commencèrent tous ensemble une nouvelle dévotion à la Sainte Vierge Immaculée, qu'ils pratiquèrent tous les jours. Après s'être encouragés les uns les autres, ils montèrent en canot.

La rivière sur laquelle ils embarquèrent s'appelait Meskousing (le *Wisconsin*) ; elle était fort large, mais son fond était du sable, qui faisait diverses battures, lesquelles rendaient cette navigation très-difficile. Elle était pleine d'iles couvertes de vignes ; sur les bords paraissaient de bonnes terres entremêlées de bois, de prairies et de côteaux ; on y voyait des chênes, des noyers, des bois blancs et autres espèces d'arbres. Ils ne virent ni gibier ni poisson, mais bien des chevreuils et des vaches en assez grande quantité. Après avoir navigué 30 lieues, ils découvrirent une mine de fer, qui leur parut aussi bonne qu'abondante. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure de la rivière, après 40 lieues de marche, « nous nous trouvons, dit Marquette, à 42½° d'élévation (1), nous entrons heureusement dans le Mississipi, le 17 juin, avec une joie que je ne peux pas expliquer. »

Cette rivière, continue la relation, tire son origine de plusieurs lacs du nord ; elle est étroite à la décharge de Miskous (du *Wisconsin*) ; son courant, qui porte du côté du sud est lent et paisible. A la droite on voit une chaîne de montagnes fort hautes, et à la gauche de belles terres. Elle est coupée d'îles en divers endroits. Sa largeur est fort inégale, elle a quelquefois trois quarts de lieues, et quelquefois elle se rétrécit jusqu'à trois arpents. Ils suivirent le cours de la rivière, qui va au sud et au sud-est jusqu'au 42° d'élévation. En cet endroit ils aperçurent que tout avait changé de face. Il n'y avait presque plus de bois ni de montagnes ; les îles étaient plus belles et couvertes de plus beaux arbres.

Ils avançaient ainsi toujours ; mais comme ils ne savaient pas où ils allaient, ayant fait déjà plus de cent lieues depuis qu'ils avaient quitté les guides, sans avoir rien découvert que des bêtes et des oiseaux, ils se tenaient bien sur leurs gardes ; ils ne faisaient qu'un petit feu le soir, pour préparer leur repas, et après souper, ils s'en éloignaient le plus qu'ils pouvaient, et ils allaient passer la nuit dans leurs canots qu'ils tenaient à l'ancre sur la rivière, assez loin des bords.

---

(1) Cette latitude est à peu près exacte. La Prairie du Chien, qui est à 4 ou 5 milles au-dessus de l'embouchure du Wisconsin se trouve à 43° de lat. N.

Ils avaient fait plus de 60 lieues, depuis leur entrée dans la rivière, sans rien découvrir. Enfin le 25 Juin ils virent sur le bord de l'eau des pistes d'homme, et un petit sentier assez battu qui entrait dans une belle prairie. Ils débarquèrent et laissant les cannots sous la garde de leurs gens, le P. Marquette et M. Jolliet s'avancèrent pour faire des découvertes. Ils suivaient en silence le petit sentier, et après avoir fait environ deux lieues, ils découvrirent un village sur le bord d'une rivière (1) et deux autres sur un côteau écarté du premier d'une demie-lieue. Comme ils étaient arrivés assez près du village, ils poussèrent un cri pour s'annoncer, et puis ils s'arrêtèrent. A ce cri les sauvages sortent promptement de leurs cabanes, et ayant reconnu leurs visiteurs pour Français, surtout ayant vu une Robe noire, ils députèrent quatre vieillards, pour aller leur parler. Les messagers s'avançaient à petits pas, deux d'entr'eux portaient des pipes qu'ils élevaient vers le soleil, en gage de leurs dispositions amicales. Le P. Marquette rassuré par ces signes s'adressa à eux et leur demanda qui ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient Illinois, et pour marque de paix ils présentèrent leur pipe aux Français pour *pétuner*. Ils les invitèrent d'entrer dans leur village où ils leur firent une cordiale réception.

On conduisit les étrangers dans la cabane du chef qui les complimenta en leur disant : « Que le soleil est beau, Français quand tu viens nous visiter; tout notre bourg t'attend, et tu entreras en paix dans toutes les cabanes. »

Après qu'ils eurent pris place au milieu de la foule qui les dévorait des yeux, on leur présenta le calumet. Pendant que tous les anciens pétunaient pour honorer les visiteurs, on vint inviter ceux-ci de la part du grand capitaine de tous les Illinois, à se transporter dans sa bourgade où il voulait tenir conseil avec eux. Marquette et Jolliet s'étant rendus à cette invitation ils furent reçus avec beaucoup d'égard, par le grand capitaine. Le P. Marquette lui expliqua le but de leur voyage, faisant suivre d'un présent chaque point de son discours. Le chef leur répondit qu'il était très heureux de voir la Robe noire et le Français qui l'accompagnait, mais il les conjura tous deux, au nom de toute la nation de ne pas passer outre à cause des grands dangers où ils s'exposaient. Et il accompagna son discours d'un présent qui était un calumet mystérieux d'un grand prix aux yeux des sauvages.

---

(1) On suppose que c'était la rivière *Des Moines.*

Le Conseil fut suivi d'un grand festin, qui consistait en quatre mets qu'il fallait prendre avec beaucoup de cérémonies. Après le repas on fit la visite du village, composé de trois cents cabanes. Les sauvages s'empressaient d'offrir aux étrangers différents articles : des ceintures, des jarretières, et d'autres ouvrages. Le lendemain les voyageurs prirent congé de leurs hôtes leur promettant de repasser par leur bourg dans quatre lunes.

Le P. Marquette nous donne quelques détails intéressants sur cette nation. Le nom d'Illinois signifie en leur langue, l'homme, comme si les autres sauvages auprès d'eux ne passaient que pour des bêtes ; aussi ils avaient un certain air d'humanité qui les distinguait des autres nations sauvages. Leur langue tenait de l'Algonquin, de sorte que le Père les entendait facilement. Ils avaient le corps bien fait, ils étaient lestes et fort adroits à tirer de l'arc ; leur caractère doux et traitable ; ils ne connaissaient ni le fer, ni le cuivre et n'avaient que des couteaux de pierre. Le sol était fertile, la chasse abondante, aussi ne souffraient-ils jamais de la famine.

Après cette entrevue, le P. Marquette et ses compagnons s'embarquèrent de nouveau. En descendant ils allaient dans le sens d'une autre rivière appelée Pekitanoui, (1) qui se décharge dans le Mississipi en venant du nord ouest.

Passant proche des rochers affreux pour leur hauteur et leur longueur, ils virent sur l'un de ces rochers deux monstres qui paraissaient peints en vert, rouge et noir ; horribles à voir, mais si bien dessinés, qu'ils eurent peine à croire que des sauvages en fussent les auteurs ; d'ailleurs ces peintures étaient si hautes sur les rochers qu'il semblait difficile d'y atteindre. (2)

On trouve immédiatement audessus de la ville d'Alton le rocher sur lequel ces figures étaient peintes. Aujourd'hui elles n'existent plus, le temps les a effacées, mais la tradition de leur existance s'est conservée. Je passai en cet endroit dit Parkman, en 1867 ; une partie du rocher avait été minée et à la place des monstres décrits par Marquette, je vis un immense placard, portant en grosses lettres : " *Plantation Bitters.* "

---

(1) "Pekitanoui" (actuellement le Missouri.) Ce mot signifie eau bourbeuse.

(2) Les monstres peints sur le flanc de rochers perpendiculaires et élevés apparemment innaccessibles à l'homme entre le Missouri et l'Illinois, connus aux auteurs modernes sous le nom de "Piesa," sont dans un assez bon état de conservation. " Hist. de la Louisiane. "

Stoddard.

Comme les voyageurs s'entretenaient sur ces monstres, voguant paisiblement dans une belle eau claire et dormante, ils entendirent le bruit d'un rapide, où ils allaient tomber. Des arbres entiers, des branches réunies, des ilets flottants sortaient de l'embouchure de la rivière Pekitanoui avec tant d'impétuosité, que le passage à travers tous ces obstacles ne pouvait se faire, sans grand danger. L'agitation était telle que l'eau en était toute boueuse. Le Pekitanouï était une rivière considérable, qui venait d'assez loin du côté du nord-ouest et se déchargeait dans le Mississipi : plusieurs bourgades de sauvages étaient placées le long de cette rivière.

Ici le P. Marquette décida que le Mississipi, s'il continuait dans la même direction devait se décharger dans le Golfe du Mexique. Et il conjectura, d'après les informations des sauvages qu'en remontant le Pekitanoui pendant plusieurs journées, il finirait par trouver une autre rivière qui se jetait dans la mer de Californie. (1)

Après avoir fait environ vingt lieues droit au sud, et un peu moins au sud est, ils se trouvèrent à l'embouchure d'une rivière nommé Ouaboukigou (2) (Ohio), vers les 36o de latitude. Un peu audessus de cet endroit, ils passèrent par un lieu redoutable aux sauvages, la prétendue demeure d'un démon qui donnait la mort aux passants. Ce démon était une petite anse de rochers hauts de vingt pieds, contre lesquels les vagues, resserrées par une ile voisine, allaient se briser avec fracas. En se rebroussant les unes sur les autres, elles faisaient un tintamarre qui donnait la terreur aux sauvages si faciles à s'épouvanter.

L'Ouaboukigou venait des terres du Levant où étaient les nations qu'on appelait Chaouanons (3). Peuple nombreux, mais nullement guerrier, que les Iroquois allaient chercher à cette distance pour leur faire la guerre, les prendre et les emmener comme des troupeaux, les réduire ensuite à l'esclavage ou les livrer à la torture.

---

(1) Marquette avait raison. En remontant la Plata, tributaire du Missouri, on pouvait arriver à la tête du Rio-Colorado qui se décharge dans la mer Vermeille ou golfe de Californie.

(2) Ce nom iroquois signifie *belle rivière* : il a été changé en celui de Ouabache, donné aujourd'hui au dernier tributaire de l'Ohio.

(3) Mr. Shea suppose que Eriés ou Eriehronon, (nation du Chat), Shawnees, Chaouanon, Ontouagannah, Sawanas, sont des noms qui désignent une seule et même tribu que les Iroquois ont poursuivi sans relâche.

Un peu au-dessus de l'embouchure de cette rivière dont on vient de parler étaient des falaises, où les Français aperçurent une mine de fer ; il y en avait plusieurs veines, et un lit d'un pied de hauteur. Ils en virent de gros morceaux liés avec des cailloux.

Il s'y trouvait aussi d'une terre grasse de trois sortes de couleur, de pourpre, de violet et de rouge. L'eau dans laquelle elle était lavée prenait la couleur du sang. Il y avait encore d'un sable rouge fort pesant. Le père en mit sur son aviron qui resta teinte pendant quinze jours.

Ils commencèrent à voir des cannes ou de gros roseaux sur le bord de la rivière ; ils firent aussi la rencontre fort incommode des maringouins.

Pour se mettre à couvert de leur importunité et des rayons du soleil, ils se firent, avec les voiles, une espèce de cabane. (1)

Comme les voyageurs se laissaient aller au gré de l'eau, ils aperçurent à terre des sauvages qui les attendaient armés de fusils. Tandis que les Français se mettaient en défense, le P. Marquette éleva son calumet vers les sauvages, et leur parla en huron, mais ils ne répondirent rien, ils firent seulement signe au Père d'approcher, pour accepter à manger. Marquette et ses compagnons, étant débarqués, furent introduits dans les cabanes où les indigènes leur présentèrent du bœuf sauvage, de l'huile d'ours et d'excellentes prunes blanches.

Ces sauvages avaient des fusils, des haches, des houes, des couteaux, de la rassade, des bouteilles de verre pour leur poudre. Ils assurèrent le P. Marquette qu'il n'était qu'à dix journées de la mer ; qu'ils achetaient des étoffes des Européens qui étaient du côté de l'Est, que ces Européens avaient des chapelets et des images, qu'ils jouaient des instruments, qu'il y en avait de faits comme lui, et qu'ils en étaient bien reçus. Cependant personne parmi ces sauvages ne paraissait avoir reçu aucune instruction sur la Foi. Le Père leur en donna autant qu'il put avec quelques médailles.

Encouragés par ces nouvelles, les voyageurs se remirent en marche ; ils faisaient jouer l'aviron avec une nouvelle ardeur. Ils s'avançaient au milieu de deux rives couvertes de bois élevés ; les prairies se montraient plus rares ; cependant elles de-

---

(1) Marquette venait d'atteindre le territoire de la tribu guerrière des Chicakas, qui habitaient le long du Mississipi et au loin du côté de l'est. Cette tribu trafiquait avec des sauvages qui entretenaient des relations avec les Européens.

vaient se trouver derrière le rideau d'arbres qui bordait la rivière, car ils y entendaient meugler quantité de bœufs sauvages. Ils virent des cailles sur le bord de l'eau, et tuèrent un petit perroquet.

Ils étaient maintenant proche du 33° de latitude, ayant presque toujours été vers le sud, quand ils aperçurent un village sur le bord de l'eau nommé Mitchigamea.

Ici Marquette et ses compagnons eurent recours à la patronne de leur voyage, la Sainte Vierge Immaculée ; et ils avaient bien besoin de son assistance, car ils entendirent de loin les sauvages qui s'animaient au combat par leurs cris continuels. Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers. Ils se mirent en état d'attaquer les voyageurs par eau et par terre. Une partie s'embarqua dans de grands canots de bois pour leur couper le passage, tandis que ceux qui étaient à terre allaient et venaient comme pour commencer l'attaque. Le P. Marquette présentait en vain son calumet de paix ; les sauvages étaient prêts à décocher leurs flèches sur eux, lorsqu'enfin des vieillards qui étaient sur le bord de l'eau aperçurent le calumet et arrêtèrent l'ardeur de la jeunesse. Deux d'entre eux jetant leurs armes aux pieds des étrangers, en signe de paix, entrèrent dans les canots, et les firent approcher de terre. Les Français débarquèrent non sans quelque crainte.

Il fallut au commencement parler par gestes, parceque personne n'entendait rien des six langues que Marquette savait ; il se trouva enfin un vieillard qui parlait un peu l'Illinois.

Le Père leur fit comprendre qu'ils allaient à la mer, et il essaya de leur inculquer quelques notions sur Dieu et les choses du salut. En réponse les sauvages dirent à leurs visiteurs qu'ils apprendraient tout ce qu'il désiraient d'un grand village nommé Akansea, qui n'était qu'à 8 ou 10 lieues plus bas. Ils offrirent aux étrangers de la sagamité et du poisson.



Après avoir passé une nuit troublée par l'inquiétude, les Français s'embarquèrent le lendemain de grand matin avec leur interprête ; un canot, où étaient dix sauvages, les précédait.

A une demie lieue des Akansea (Arkansas), ils virent paraître deux canots qui venaient au devant d'eux. Celui qui y commandait était debout, tenant en main le calumet. Il conduisit les Français sur la rive, où une cordiale réception les attendait. On leur offrit de la sagamité et du pain de Blé-d'Inde. Ils trouvèrent là par bonheur un jeune homme qui entendait l'Illinois beaucoup mieux que l'interprète de Mitchigamea. Le P. Marquette s'en servit pour parler à toute l'assemblée de Dieu et des mystères de la Foi ; ces sauvages faisaient paraître un grand désir de retenir le missionnaire avec eux pour les instruire.

Le P. Marquette leur demanda ensuite ce qu'ils savaient de la mer. Ils répondirent que dans cinq jours, lui et ses compagnons pourraient y arriver ; qu'ils ne connaissaient pas les nations qui l'habitaient, parceque leurs ennemis les empêchaient d'avoir commerce avec les Européens ; que leurs haches, leurs couteaux et leurs rassades avaient été achetés en partie des nations de l'est, en partie des Illinois, à l'ouest, à quatre journées de là ; que ces sauvages armés, rencontrés précédemment par les Français, étaient des ennemis de leur tribu, et qu'ils leur fermaient le passage de la mer ; qu'enfin ils prévoyaient de grands dangers pour les Français s'ils avançaient plus loin sur la rivière.

Pendant cet entretien les sauvages apportaient à leurs hôtes dans de grands plats, tantôt de la sagamité, tantôt du blé-d'Inde, tantôt d'un morceau de chien : toute la journée se passa en festins.

Ces peuples étaient généreux et hospitaliers, mais pauvres, parce qu'ils n'osaient aller à la chasse par crainte de leurs ennemis. Ils avaient toutefois dn blé d'Inde en abondance ; ils en semaient à toutes les saisons de l'année ; de sorte que le Père en vit en même temps qui était en maturité, d'autre qui commençait à pousser. Ils faisaient cuire leurs aliments dans de grands pots de terre (1) qui étaie t bien faits. Ils avaient aussi des assiettes de terre cuite, dont ils se servaient à divers usages. Leur langue (2) était si difficile que le P. Marquette désespérait d'en pouvoir prononcer quelques mots. Ils ne voyaient jamais de neige chez eux et ils ne connaissaient l'hiver que par les pluies qui y tombaient plus souvent qu'en été.

Le soir, les anciens firent un conseil secret dans le dessein que quelques-uns avaient de casser la tête aux étrangers pour les piller ; mais le chef rompit toutes ces menés. Ayant envoyé chercher le P. Marquette et M. Jolliet il fuma le calumet devant eux et pour leur ôter toute crainte il en fit présént au missionnaire.

" (1) La poterie des sauvages est un des plus anciens objets d'art de ce continent. Les tribus du sud particulièrement excellaient dans la confection de ces vases, lesquels pourraient ɛtre comparés, pour la forme et le fini de l'ouvrage, avec ce qui nous reste de l'antique art romain. "

(2) Les premiers voyageurs nous ont conservé quelques mots de la langue des Arkansas, ces fragments de leur idiôme, avec leurs mœurs et leurs coutumes, indiquent qu'ils venaient du Mexique.

Le Père et son compagnon commencèrent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire, s'ils devaient pousser plus loin la découverte ou se contenter de ce qu'ils avaient vu.

Après avoir considéré que le golfe du Mexique s'étendait au nord jusqu'à 32°60' (1) (sic), et se trouvant déjà à 33°40', ils en conclurent qu'ils ne pouvaient pas être à plus de deux à trois journés de la mer ; que le Mississipi avait sa décharge dans la Floride au golfe du Mexique : non pas du côté de l'est, dans la Virginie, dont le bord de la mer est à 34° qu'ils avaient dejà passés ; non pas aussi du côté de l'ouest en Californie parce que leur route avait toujours été au sud.

Persuadés qu'ils avaient ainsi atteint le principal objet de leur expédition, et craignant en descendant plus bas sur le fleuve, de tomber entre les mains des sauvages armés qui infestaient cette partie du Mississipi, ou bien encore d'aller se jeter entre les mains des Espagnols qui les auraient retenus captifs, ils résolurent de retourner pour ne pas perdre le fruit de leur voyage. Ils informèrent les sauvages de leur détermination, et firent encore une journée pour se reposer et se préparer aux nouvelles fatigues qui les attendaient.

Après un mois de navigation sur le Mississipi depuis le 42°, jusqu'au 34°, et plus, le P. Marquette et les Français, quittèrent le village des Akansea, le 17 Juillet, pour retourner sur leur pas. Ce n'est pas sans peine qu'ils remontaient lentement le courant du fleuve.

Arrivés au 38°, ils laissèrent le Mississipi pour entrer dans une autre rivière (la rivière des Illinois,) qui leur abrégeait la route et les conduisait avec peu de peine, au lac des Illinois, (Michigan). Ils remarquèrent avec admiration la beauté du pays, des prairies et des bois ; la variété du gibier : la grande quantité de petits lacs et petites rivières qui s'offraient sur leur passage. La rivière sur laquelle ils naviguaient, était large, profonde et paisible pendant soixante lieues. En printemps et pendant une partie de l'été., il n'y avait qu'un seul portage d'une demie lieue. Ils trouvèrent une bourgade d'Illinois nommée Kaskaskia, (2)composée de soixante-et-quatorze cabanes.

---

(1) Ces chiffres se trouvent dans les " *Relations inédites de la Nouvelle France* ; " la traduction de M. Shea porte 31°40'. On sait qu'en réalité l'embouchure du Mississipi est au dessous du 29° de latitude.

(1) Il faut bien remarquer que ce village de Kaskaskia n'ocupait pas du tout le site de la ville actuelle de Kaskaskia sur la rivière du même nom.

Les habitants reçurent très bien les Français et ils firent promettre au P. Marquette de retourner pour les instruire. Un des chefs de cette nation, avec la jeunesse du pays, alla reconduire les voyageurs jusqu'à la baie des Puants où ils arrivèrent sur la fin de septembre. (2)

Tandis que Jolliet se rendait à Québec, le P. Marquette épuisé par les fatigues du voyage et la maladie restait au milieu de ses sauvages pour se remettre, et être prêt à entreprendre la mission des Illinois aussitôt que ses supérieurs lui enverraient des ordres. Il dut aussi s'occuper d'écrire le récit de son voyage, qu'il transmit au P. Claude Dablon, supérieur à Québec, probablement l'été suivant par la flotille de l'Outaouais. Le gouverneur de Frontenac en adressa sans doute une copie au gouvernement en France, selon qu'il l'avait promis, mais à cette époque on avait arrêté la publication des *Relations des Jésuites*, ainsi le voyage de Marquette ne fut pas donné au public, et l'importante découverte du Mississipi n'attira pas l'attention. Par bonheur, Thévenot, qui avait déjà publié un *Recueil de Voyages*, eut connaissance du journal du P. Marquette, et il en comprit si bien l'importance qu'il se hâta de publier (1681) un nouveau volume où il l'inséra.

Mr. Spark, des Etats-Unis, qui a écrit une vie abrégée du P. Marquette, parle en ces termes de son journal :

« Le style en est simple, clair, sans aucune prétention. L'auteur raconte ce qui se passe, décrit ce qu'il voit, sans y ajouter d'embellissements pour produire de l'effet. Il y parle comme un homme d'étude, d'observations, et d'un grand sens pratique. On ne remarque en lui aucune tendance à grossir les difficultés qu'il rencontre, à exagérer l'importance de sa découverte. A tous égards, c'est un des documents les plus intéressants de l'histoire primitive d'Amérique. »

---

(2) Le tableau suivant, préparé par le général Wool, de l'armée des Ftats-Unis, nous permet d'apprécier les distances de toute la route suivie par le P. Marquette :—

	Milles.
De la mission de St. Ignace à la baie des Puants.	218
De la baie des Puants, en remontant la rivière Fox jusqu'au portage.	175
Du portage en descendant le Wisconsin jusqu'au Mississipi. . .	175
De l'embouchure du Wisconsin jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas.	1,087
De l'embouchure de l'Arkansas à la riv. Illinois.	547
De l'embouchure de l'Illinois à Chicago.	305
De Chicago à la baie des Puants, en longeant le lac.	260
	2,767

SPARK, *Vie de Marquette.*

Le P. Marquette passa tout l'été de 1674 à la mission de St. François-Xavier, au fond de la baie des Puants ; c'est là qu'il reçut les ordres qu'il attendait de Québec. Comme sa santé était maintenant assez rétablie, il partit de la mission de St. François, le 25 octobre, pour se rendre chez les Illinois appelés Kaskaskia. Le Père avait deux hommes avec lui pour l'aider ; deplus il était accompagné d'un certain nombre de Pouteouatamis et d'Illinois. Les voyageurs suivirent les bords de la baie jusqu'à l'embouchure de la rivière Fox, de là ils remontèrent un peu jusqu'à une petite baie qui coupait presque la péninsule et ils firent le portage dans le lac des Illinois.

Ici les canots longeaient la côte, le P. Marquette prenait plaisir à les suivre, en marchant sur le beau sable de la grève ; il n'embarquait que pour traverser les rivières, qui coupaient le chemin. La navigation était agréable ; il n'y avait pas de portage, l'abord sur les rives était facile, seulement il fallait ne pas être trop « opiniâtre à marcher dans les lames et de grand vent. » La terre ne valait rien excepté dans les prairies ; mais la chasse du chevreau était très abondante.

Ils furent plus d'un mois à cotoyer la rive occidentale du lac, enfin le 4 Décembre, ils arrivèrent à la rivière de Chicago qu'ils rencontrèrent à environ deux lieues. Mais malgré toute sa bonne volonté le missionnaire sentit qu'il ne pouvait aller plus loin. Dès le 23 novembre, sa maladie lui était revenue, et comme maintenant la rivière était fermée par les glaces, il lui était impossible de marcher par les chemins d'hiver.

Il fallut donc se résigner à passer l'hiver en cet endroit. Après avoir instruit les sauvages qui l'accompagnaient autant que le temps le lui permit, il les laissa continuer leur route, ne gardant avec lui que ses deux hommes. A 18 lieues de là. il, y avait deux Français : l'un était le fameux coureur de bois surnommé la Toupine, l'autre se donnait comme chirurgien ; à six lieues, il y avait un village d'Illinois. Le chirurgien ayant été averti de la maladie du Père, se hâta de venir le visiter ; les sauvages aussi en étant informés et craignant qu'il ne souffrit de la disette voulurent l'envoyer chercher avec tous ses baggages. Le bon missionnaire, touché de leur sollicitude, s'empressa de les rassurer sur le point qui les inquiétait, mais il ne put s'empêcher de leur dire que si la maladie continuait, il lui serait difficile de les visiter, même au printemps.

Les anciens de la tribu alarmés par ces nouvelles, députèrent trois sauvages vers la Robe noire, avec trois sacs de blé, de la viande sèche, des citrouilles et douze castors : 1o pour lui faire une natte, 2o pour lui demander de la poudre, 3o pour qu'il

n'eût pas faim, 4o pour avoir quelque peu de marchandises. Le Père leur répondit premièrement qu'il était venu pour les instruire, en leur parlant de la Prière, etc ; deuxièmement qu'il ne leur donnerait point de poudre; puisque le missionnaire tâchait de mettre partout la paix, et qu'il ne voulait pas qu'ils commençassent la guerre avec les Miamis ; troisièmement qu'il n'appréhendait pas la faim ; qu'il encouragerait les Français à leur apporter des marchandises, mais qu'il fallait que les Illinois satisfissent les traiteurs qui étaient chez eux pour la rassade prise, pendant l'absence du chirurgien. Pour les remercier de leurs présents et aussi reconnaître leur bonne volonté de ce qu'ils étaient venus le visiter d'une grande distance, le Père leur donna une hache, des couteaux, de la rassade et deux miroirs. Il leur dit, en les congédiant qu'il tâcherait d'aller à leur village, ne fusse que pour quelque jours. Les sauvages lui répliquèrent de prendre courage, de demeurer et de mourir dans leur pays, car on leur avait dit qu'il y resterait longtemps; sur ce, ils retournèrent à leur campement d'hiver.

Affaibli par sa maladie, une hémorragie persistante, le Père Marquette comprit qu'il ne pouvait pas vivre ainsi bien longtemps ; il ne craignit pas de s'imposer de nouvelles fatigues, en vue de se préparer à la mort qui lui semblait prochaine ; il consacra donc plusieurs semaines de sa réclusion à faire les exercices de St. Ignace. Mais toujours enflammé du désir de revoir ses pauvres Illinois, d'y fonder une mission qu'il désirait consacrer à Marie Immaculée, il voulut s'adresser à cette patronne vénérée pour obtenir, par son intercession quelque répit à ses souffrances. Il commença donc une neuvaine en l'honneur de la Ste. Vierge, avec ses deux compagnons. Le ciel entendit sa fervente prière ; la maladie se ralentit ; les forces lui revinrent un peu et en mars, il pouvait reprendre son voyage. Le 30 de ce mois, le missionnaire et ses compagnons quittèrent leur misérable cabane qui venait d'être inondée par la crue subite de la rivière.

Par un portage difficile, tout rempli d'eau, ils transportèrent leur canot jusqu'à la tête de la rivière Des Plaines, tributaire de l'Illinois. Marquette connaissait déjà cette route, qu'il avait suivi dix-huit mois auparavant à son retour du Mississipi. S'abandonnant au courant de la rivière, ils atteignirent l'Illinois qu'ils descendirent jusqu'au bourg de Kaskaskia. Ils y arrivèrent le 8 avril, (1675) et le missionnaire y fut reçu comme un ange du ciel. C'était le lundi de la semaine sainte. Le Père se mit immédiatement à l'œuvre : il commença par réunir les chefs et les anciens de la tribu pour leur donner quelques notions sur

la Religion, puis il allait de cabane en cabane instruisant ce pauvre peuple qui se rendait en foule aux lieux où le missionnaire prenait la parole. Après qu'il eut ainsi préparé les esprits, il convoqua une assemblée générale dans une belle prairie voisine du bourg. Le P. Marquette fit élever un autel au milieu de la plaine ; il l'orna avec des pièces de taffetas, de grandes images de la Vierge ; il couvrit le sol tout autour avec des nattes et des peaux d'ours. On était au jeudi saint. Tous les chefs et les vieillards, au nombre de cinq cents vinrent s'asseoir autour du Père, toute la jeunesse au nombre de quinze cents hommes se tenait debout en arrière ; le reste de l'assemblée était composée d'une foule considérable de femmes et d'enfants. Le Père parla à tout ce peuple, et, selon la coutume, il leur porta dix paroles par dix présents qu'il leur fit. Il leur expliqua les principaux mystères de notre religion, et la fin pour laquelle il était venu en leur pays ; mais surtout il leur prêcha Jésus crucifié, la veille même du grand jour auquel il était mort en croix pour eux, aussi bien que pour tout le reste des hommes, enfin, il conclut la cérémonie par la célébration de la sainte messe. Au jour de Pâques, les choses étant disposées de la même manière que le jeudi, il célébra la messe pour la seconde fois, et par ces saints sacrifices, les deux premiers qu'on y eut jamais offerts à Dieu, il prit possession de cette terre au nom de Jésus-Christ, et donna à cette mission le nom de la Conception Immaculée de la Sainte Vierge. Tout le peuple était dans la joie ; mais le temps accordé à la fervente prière du missionnaire touchait à sa fin. Il venait d'accomplir l'œuvre de ses ardentes aspirations ; la mission des Illinois était fondée, la semence de l'Évangile avait été jetée sur cette terre, un autel avait été dressé pour ces peuples, la victime sainte avait été immolée pour eux, l'heureux prêtre n'avait plus rien à demander, maintenant il était prêt à quitter la terre. La maladie commençait à le fatiguer de nouveau ; dans l'espoir de pouvoir arriver à Michillimakinac, pour mourir au milieu de ses frères, entouré des consolations de la religion, le Père se remit en route, escorté des Kaskaskia qui l'accompagnèrent jusqu'au lac des Illinois (Michigan.) En leur disant adieu, le Père leur promit que d'autres missionnaires iraient les visiter.

Le P. Marquette arriva dans le lac du côté de l'est, probablement par la rivière St. Joseph. Il n'avait pas encore vogué le long de cette rive. Pendant que ses deux fidèles serviteurs se dépensaient généreusement à manier l'aviron afin d'arriver au plus-tôt, le saint religieux, assis au fond du canot, était tout à la prière et à la méditation. Il s'affaiblissait de plus en plus, et le

mal l'avait mis si bas qu'il ne pouvait plus se remuer ; il fallait le porter comme un enfant. Il voyait sans tristesse la mort s'approcher ; et il tâchait d'adoucir la peine de ses compagnons. Huit jours avant qu'il expirât, il eut la pensée de faire de l'eau bénite et il eut soin d'instruire ses deux hommes comment ils en devraient user à son agonie et à sa sépulture. Il leur dit encore quelle place il fallait chosir pour l'enterrer, de quelle manière l'ensevelir, comment marquer le lieu où il serait inhumé.

Le P. Marquette voulait être enterré près du lac, à l'embouchure d'une rivière assez considérable, pour qu'on pût retrouver facilement le lieu de sa sépulture. Le vendredi, 18 mai, sur les trois heures de l'après-midi, il aperçut l'embouchure d'une rivière qui répondait à ses désirs. Il pria ses compagnons de ne pas aller plus loin, et de mettre à terre auprès de cette rivière : « afin qu'il se préparât un peu plus en repos à sa dernière heure qui était proche.»

Ayant toujours longé le lac des Illinois à l'est, les voyageurs approchaient maintenant du cap appelé aujourd'hui *Sleeping Bear*. Les deux compagnons de Marquette, Pierre Porteret et Jacques, espéraient encore de pouvoir atteindre Michillimakinac lorsqu'à la demande du Père, ils durent entrer dans la petite rivière appelée depuis la rivière au P. Marquette. Ils y pénétrèrent par l'endroit où elle se déchargeait alors dans le lac, (1)

---

(1) M. Parkman dit que la rivière où Marquette est mort a longtemps porté le nom du missionnaire, mais qu'on a fini par le transporter à un cours d'eau voisin plus considérable.

D'un autre côté voici ce qu'écrivait M. l'Abbé Richard, en 1820 :

"C'est de la rivière au P. Marquette que je vous écris. Il y a ici une douzaine de familles de la nation des Ottawas ou courtes-oreilles. Je les ai fait demander pour m'informer d'eux où avait été enterré ce missionnaire de la Compagnie de Jésus, célèbre parceque, le premier des Européens, il a remonté et descendu le Mississipi et visité en 1674 (1673), l'embouchure du Missouri, mais plus célèbre encore pour avoir fondé la mission de Mickilli-Mackinac, et celle de l'Arbre-Croche, connue sous le nom de St. Ignace, et avoir ainsi préparé à plusieurs nations indiennes la voie pour arriver à la connaissance de l'Evangile. Les Indiens Ottawas m'ont conduit à l'endroit où la rivière sortait en 1675 lorsque le P. Marquette y entra le 8 (18) mai et y mourut le 9 (19.) Elle sort maintenant au moins trois mille pieds plus haut ou plus au sud, entre deux caps qui ont plus de soixante pieds de hauteur et qui paraissent avoir été séparés par l'effort combiné des ouragans et des vagues. Le lieu qu'ils m'ont désigné, est à environ deux cent quarante pieds des bords du lac Michigan sur la rive au sud de l'ancien lit de la rivière, mais aujourd'hui réellement au nord et à deux mille huit cents pieds de la rivière actuelle ; car il est certain qu'elle changea son cours peu de semaines après la mort du P. Marquette, comme par respect pour les restes précieux du saint homme. C'est la remarque des voyageurs même protestants, qui l'ont consignée dans les récits de leurs voyages ; et le fait est confirmé par la tradition qui s'est conservée jusqu'à ce jour parmi les anciens du pays. J'ai planté une croix en présence de huit Ottawas et de deux catholiques dans la même place où les Indiens m'ont dit en avoir déjà vu une autre qui avait été élevée par des canadiens et que les vents avaient renversée depuis environ trois ans...."—*Les Prêtres français émigrés aux Etats-Unis*, p. 302.

M. C. MOREAU.

car depuis elle a changé son cours. Ils élevèrent à la hâte sur ses rives, une méchante cabane d'écorces, et ils y couchèrent leur malade aussi bien qu'ils purent.

Le premier souci du Père fut de consoler ses compagnons. Il les exhorta à la confiance en Dieu qui ne les abandonnerait pas dans ces vastes solitudes. Puis il leur donna quelque temps pour se disposer au sacrement de pénitence qu'il voulait encore leur administrer. Il acheva dans l'intervalle ce qui lui restait à dire de son bréviaire pour ce jour-là. Car quelqu'incommodité qu'il eut eue dans le voyage, il voulut le réciter jusqu'au dernier jour de sa vie.

Après avoir entendu la confession de ses bien aimés compagnons, il les envoya prendre un peu de repos. Quand il sentit l'agonie qui approchait, il les appela, et remettant à l'un d'eux le crucifix qu'il portait à son cou, il le pria de le tenir élevé en face de lui. Portant les yeux sur cette image bénie, la fixant de son regard, il fit sa profession de foi d'une voix ferme, remercia Dieu de la grâce incomparable qu'il lui faisait de mourir Jésuite, missionnaire et abandonné au milieu d'un désert.

Ensuite il se tut, se recueillit, pour s'entretenir en lui-même avec Dieu ; de temps à autre il laissait échapper quelques pieuses aspirations. Il entra en agonie, mais une agonie douce et tranquille ; ses lèvres mourantes murmurèrent le nom de Jésus et Marie, qu'il prononça plusieurs fois, et en même temps, comme si quelque chose se fut présenté devant ses yeux, il les haussa tout d'un coup, un peu au-dessus de son crucifix, et regardant toujours fixément de ce même côté, le visage souriant et tout enflammé, il rendit paisiblement sa bienheureuse âme à son Créateur, un samedi, le 19 mai 1675, entre onze heures et minuit (*Rel.* 1675).

« Ainsi, dit M. Garneau, se termina dans le silence des forêts, la vie d'un homme dont le nom retentit aujourd'hui plus souvent dans l'histoire que celui de bien des personnages qui faisaient alors du bruit sur la scène du monde, et qui sont pour jamais oubliés »

Après avoir versé bien des larmes sur le corps de leur Père, les deux compagnons du missionnaire allèrent l'enterrer sur une petite colline voisine et ils plantèrent une grande croix auprès de sa tombe. Ayant accompli ce dernier devoir, ils s'embarquèrent tout tristes, le lendemain,pour continuer leur route à Michillimakinac.

Deux ans plus tard, au printemps (1677), les sauvages Kiskakon, que le P. Marquette avait instruit à la pointe du St. Esprit, s'en revenaient des environs du lac des Illinois, où ils avaient pas-

